

Le Japon, « la plus grande merveille de l'histoire », vu par Élisée Reclus et Léon Metchnikoff

「歴史の驚異」としての日本—エリゼ・ルクリュとレオン・メーチ
ニコフの視点から—

*Japan, “the Greatest Wonder in History”, as Seen by Élisée Reclus and Léon
Metchnikoff*

Philippe Pelletier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4280>

DOI : 10.4000/ebisu.4280

ISSN : 2189-1893

Éditeur :

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

Édition imprimée

Date de publication : 23 janvier 2019

Pagination : 291-339

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Philippe Pelletier, « Le Japon, « la plus grande merveille de l'histoire », vu par Élisée Reclus et Léon Metchnikoff », *Ebisu* [En ligne], 56 | 2019, mis en ligne le 24 décembre 2019, consulté le 17 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4280> ; DOI : 10.4000/ebisu.4280

Le Japon, « la plus grande merveille de l'histoire », vu par Élisée Reclus et Léon Metchnikoff

Philippe PELLETIER

「歴史の驚異」としての日本

—エリゼ・ルクリュとレオン・メチニコフの視点から—

フィリップ・ペルティエ

Japan, “the Greatest Wonder in History”,
as Seen by Élisée Reclus and Léon Metchnikoff

Philippe PELLETIER

▼ **Mots-clés** : révolution Meiji, Reclus, Metchnikoff, anarchisme, géographie

L'auteur : Philippe Pelletier, géographe et diplômé en langue et civilisation japonaises, est professeur à l'université Lyon 2. Ses travaux sur le Japon portent sur l'environnement, l'insularité, la question nucléaire et l'histoire de l'anarchisme. Ses recherches portent également sur la mésologie, l'anthropocène et les rapports entre géographie et anarchie.

Résumé : Élisée Reclus (1830-1905) et Léon Metchnikoff (1838-1888), deux géographes anarchistes, proposent sur le Japon de Meiji une lecture qui est ori-

ginale pour leur temps, et qui le reste encore vu son caractère innovant. Appelé par des dirigeants de Satsuma et ayant séjourné plus de deux ans à Tokyo (1874-1876) au début du nouveau régime, le second apporte au premier des éléments cruciaux qui lui permettent de considérer l'évolution du Japon comme étant autre chose qu'un simple processus d'occidentalisation ou d'imitation servile. Il s'agit d'un processus endogène qui puise dans la prise de conscience et la mémoire japonaises du danger impérialiste, ainsi que dans la profusion biogéographique de l'archipel. Reclus alerte également sur la montée en puissance belliciste et impérialiste du Japon, alors sous-estimée par la plupart de ses contemporains.

▼ キーワード

明治維新、ルクリュ、メーチニコフ、無政府主義、地理学

著者

フィリップ・ベルティエ：地理学者、リヨン第2大学教授。日本語と日本学を学び、環境、島嶼性、核問題、無政府主義の歴史、また、環境学やアントロポセン、地理学と無政府状態のあいだの関係などについて研究を行う。

要旨

エリゼ・ルクリュ(1830年～1905年)とレオン・メーチニコフ(1838年～1888年)は無政府

主義の地理学者であり、明治時代の日本について独自の見解を残したが、その斬新さは今日でも失われていない。薩摩藩の指導者らに招かれ、明治新政府下の1874年から1876年にかけて東京に滞在したメーチニコフがもたらした重要な知見により、ルクリュは日本の変化が単なる西洋化もしくは卑屈な模倣ではないと考えた。それは帝国主義の危険性を意識し記憶した日本で内発的に起きたものであり、また、日本列島の生物地理学的な豊かさを源とするのである。同時にルクリュは、彼の同時代人たちからは過小評価されていた日本が、急激に好戦的かつ帝国主義的になりつつあることについて警鐘を鳴らしている。

▼ **Keywords:** Meiji Revolution, Reclus, Metchnikoff, Anarchism, Geography

The Author: Philippe Pelletier, a geographer and specialist in Japanese language and civilisation, is full professor at Lyon 2 University. His work on Japan focuses on the environment, insularity, the nuclear issue and the history of anarchism. His research also explores ecology, the Anthropocene and the links between geography and anarchy.

Abstract: The anarchist geographers Élisée Reclus (1830–1905) and Léon Metchnikoff (1838–1888) offered an innovative

vision of Meiji Japan that is as original now as it was in its day. Having spent over two years in Tokyo (1874–1876) at the invitation of Satsuma leaders, Metchnikoff provided Reclus with crucial elements that enabled him to consider the evolution of Japan as something other than a simple process of Westernisation or servile imitation. Instead, he saw it as an endogenous process rooted in Japan's awareness and memory of the imperialist danger and in the country's biogeographical abundance. Reclus also warned of the rising imperialist and militarist threat from Japan, which was underestimated at the time by the majority of his contemporaries.

Le Japon, « la plus grande merveille de l'histoire », vu par Élisée Reclus et Léon Metchnikoff

Philippe PELLETIER*

*In memoriam Jacques Bethemont (1928-2017),
Pierre Gentelle (1933-2010)
et Gary Dunbar (1931-2015).*

Que peut nous apporter le regard de deux géographes anarchistes européens – Élisée Reclus (1830-1905) et Léon (Lev) Metchnikoff (1838-1888) – sur les débuts de l'ère Meiji (1867-1912) dont ils sont contemporains? Admettons que la question porte sur une situation qui n'est pas banale... Car les voyageurs ou les savants européens qui écrivent sur le Japon à cette époque sont loin d'être des militants socialistes révolutionnaires. De façon générale, ils sont en effet issus des milieux dirigeants, *via* les missions diplomatiques, économiques et ecclésiastiques. Leur observation d'un pays qui connaît un bouleversement radical dans tous les domaines percute en outre leur grille

Ce texte est issu d'une conférence donnée le mercredi 28 novembre 2018 à l'Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise : « Élisée Reclus et le Japon, la "plus grande merveille de l'histoire" ». Cette conférence a été organisée grâce au soutien du CNRS.

* Professeur à l'université Lumière Lyon 2.

d'analyse et leur système de valeurs souvent imprégné d'ethnocentrisme ou de racisme.

Or Reclus et Metchnikoff proposent une analyse qui rompt avec les préjugés. Le premier, qui ne s'est pas rendu au Japon, bénéficie du témoignage du second, son ami en géographie comme en anarchie, qui y a vécu deux ans. Leur refus d'une philosophie de l'histoire et d'une téléologie linéaire prenant comme modèle l'histoire européenne, leur revalorisation des peuples premiers ou des civilisations non européennes et leur critique de l'impérialisme attirent leur attention sur le Japon meijiien. Leur constat comme leur prospective largement vérifiée par l'histoire nous aident à comprendre ce qui s'y est passé.

Reclus est un grand et curieux voyageur, qui a sillonné l'Europe, parcouru l'Amérique, du Nord comme du Sud, et visité plusieurs fois l'Afrique du Nord, mais il ne s'est jamais rendu en Asie méridionale ou orientale. L'un de ses premiers textes de géographie, rédigé dans sa jeunesse lors de son premier exil (à Londres en 1852), est pourtant consacré au Japon. Mais, avorté, il ne voit pas le jour¹. Une trentaine d'années plus tard, il est impliqué dans un projet de voyage en Asie évoqué par Léon Metchnikoff qui, à la fin de 1881 et au début de l'année 1882, prévoit d'aller en Insulinde. Il en parle à Élisée qui s'y intéresse en détail (trajet, mode de transport, correspondances...), à tel point qu'il semble légitime de se demander s'il n'a pas l'intention de l'accompagner. Mais l'affaire capote, faute de financement semble-t-il².

Les écrits d'Élisée Reclus, abondants sur l'Amérique, l'Europe et l'Afrique, se multiplient néanmoins à la fin de sa vie sur l'Asie orientale. Cet espace lui apparaît en effet comme étant l'un de ceux où se jouera le sort du monde au cours du xx^e siècle. Ce qui le fascine, c'est que le Japon « ne s'est pas endormi dans la vénération des choses du passé, nous l'avons vu embrasser les idées modernes, [...] il s'est forgé une nouvelle civilisation, basée sur la science et les idées modernes³ ».

1. *Correspondance*, t. I, p. 51. « Mon Japon, raté de plus en plus, c'était mal commencé et plus malin que je ne supposais ». Voir la note, en commentaire, des descendants Reclus compilateurs de la *Correspondance* : « Sans doute, un premier essai de description géographique ou politique qui, pensons-nous, ne vit jamais le jour ».

2. Ferretti Federico, *Il mondo senza la mappa, Élisée Reclus e I geografi anarchici*, Milan, Zero in condotta, 2007, 250 p., p. 129.

3. Reclus Élisée, « L'Extrême Orient », *Bulletin de la Société de géographie d'Anvers*, 1898, p. 143-155, p. 145. Article tiré d'une conférence donnée à Anvers le 28 avril 1898.

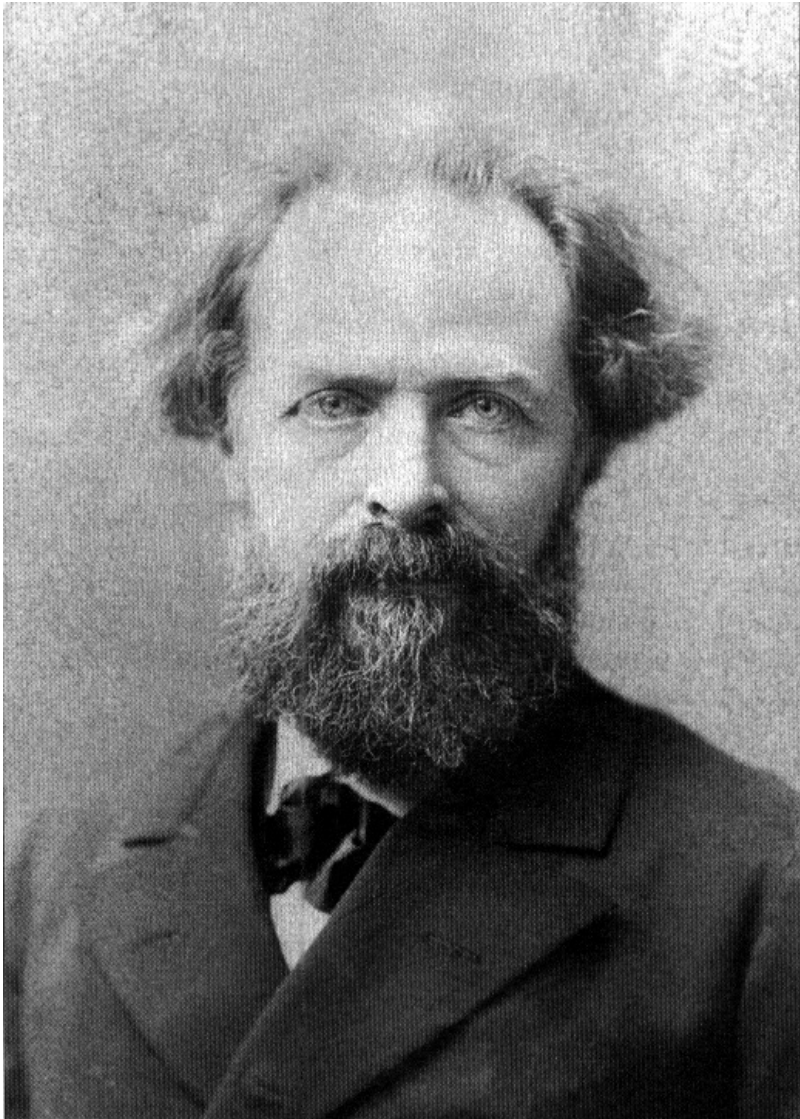


Fig. 1
Élisée Reclus, c. 1880.

Élisée Reclus traite du Japon plusieurs fois dans son œuvre, notamment à quatre reprises, ici classées par ordre chronologique. Un long chapitre (VII) lui est d'abord consacré au sein du volume *Asie orientale* de la *Nouvelle Géographie universelle* (1882⁴). Un article publié en anglais et intitulé « East and West » (1894) le resitue ensuite dans une perspective géohistorique⁵. Deux autres articles esquissent un bilan de la situation politique entre le Japon, la Chine et la Russie à l'issue de la guerre sino-japonaise (1894-1895), puis à propos de la guerre russo-japonaise (1904-1905⁶). Enfin, plusieurs passages de son dernier ouvrage, *L'Homme et la Terre* (1905), en particulier dans le tome V, évoquent le Japon et l'Asie orientale⁷.

Comme à l'accoutumée, Reclus traite le sujet avec une vaste érudition, armé d'une méthode de travail rigoureuse, et s'appuie sur un vaste réseau d'informateurs, d'articles, de notes et de livres⁸. Il puise à de multiples sources : certaines sont connues, d'autres moins⁹. Il recueille des notes de la part d'orientalistes¹⁰. Il cite les grands noms de la japonologie européenne qui s'élabore à cette époque, ainsi que ceux des illustres anciens¹¹. Surtout, il bénéficie de l'apport précieux de Léon Metchnikoff.

4. Reclus Élisée, *Nouvelle Géographie universelle, la terre et les hommes*, VII, *l'Asie Orientale*, Paris, Hachette, 1882, chap. VII, « Le Japon », 894 p., p. 685-863. Dorénavant *NGU*.

5. Reclus Élisée, « East and West », *The Contemporary Review*, 66-346, 1894, p. 475-487. Dorénavant *E&W*.

6. Voir note 3 supra. Reclus Élisée, « À propos de la guerre d'Extrême Orient », *La Revue*, 49-2, 1^{er} avril 1904, p. 304-308.

7. Reclus Élisée, *L'Homme et la Terre*, Paris, Librairie universelle, six tomes, 1905. Dorénavant *H&T*. Notamment : t. I, chap. VI, « Divisions et rythme de l'histoire » ; t. III, chap. XI, « Orient chinois » ; t. V, chap. XVII, « Les nationalités », et (livre quatrième) chap. IV, « Russes et Asiatiques » ; t. VI.

8. Outre Léon Metchnikoff : Georges Bousquet, Léon de Rosny, Rodolphe Lindau, Aimé Humbert, Louis Furet, Isabella Lucy Bird, Félix Régamey, Johannes Justus Rein.

9. Les experts étrangers présents au Japon : John Milne, Edmund Naumann, Benjamin Smith Lyman, Edward Sylvester Morse, Thomas Blakiston.

10. Lindor Serrurier, Émile Guimet, Félix Régamey, Ernest Mason Satow, Basil Hall Chamberlain.

11. Concernant les anciens : Kaempfer, Charlevoix, Thunberg, Von Siebold.

1. Metchnikoff, le Japon et Satsuma

Léon Metchnikoff naît à Saint-Pétersbourg, ou à Kharkov selon d'autres sources, d'un père officier russe et d'une mère juive¹². Élève très doué, il étudie plusieurs disciplines dans diverses écoles en Russie, en particulier les langues étrangères. Indocile, il est régulièrement renvoyé de ces établissements. D'abord interprète pour une mission diplomatique russe au Proche-Orient (1858), il se brouille avec ses supérieurs et démissionne de son poste. Puis il rejoint l'armée garibaldienne en Italie (1860). Blessé, il est soigné à Naples par des camarades dévoués, dont Alexandre Dumas (1802-1870).

Il entre en correspondance avec Michel Bakounine (1814-1876), *via* le philosophe politiste Alexandre Herzen (1812-1870) et *via* Alexandre, le frère de Bakounine. Metchnikoff prépare sa venue à Florence, où il vit, et c'est là qu'il le rencontre, au début de 1864¹³. Il y fait également la connaissance d'Élisée Reclus, de passage pour une réunion de la Fraternité internationale, l'organisation bakouninienne.

Réfugié à Genève à la fin de l'année 1864, il se met en relation avec les exilés internationalistes russes. Grâce à ses connaissances variées et à « sa pratique des dix principales langues d'Europe », il devient, selon Élisée Reclus, « l'intermédiaire naturel entre les hommes éminents des partis révolutionnaires, patriotes ou socialistes, tels que Garibaldi, Herzen, Bakounine¹⁴ ». Il parcourt ainsi l'Europe dans des missions plus ou moins secrètes, malgré sa mauvaise santé qui le handicape déjà. Il devient également « le collaborateur zélé des deux fameux journaux de la Russie, le *Kolokol* (*Cloche*) de Herzen et le *Sovreménik* (*Actualité*) de Tchernichevsky¹⁵ ». Il présente

12. Jud Peter, *Léon Metchnikoff (Lev Il'ic Mecnikov) 1838-1888, ein russischer Geograph in der Schweiz*, Zürich, Oriole-Verlag, 1995, 104 p.; Reclus Élisée, « Préface », in Metchnikoff Léon, *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, Paris, Hachette, 1889, p. v-xxviii; Konishi Shō, « Re-opening the "Opening of Japan": a Russian-Japanese Revolutionary Encounter and the Vision of Anarchist Progress », *American Historical Review*, February 2007, p. 101-130; Konishi Shō, *Anarchist Modernity, Cooperatism and Japanese-Russian Intellectual Relations in Modern Japan*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, 420 p.

13. Témoignage de Léon Metchnikoff, in Lehning Arthur, *Bakounine et les autres*, Paris, Bourgeois 10/18, 1976, 436 p., p. 240-244.

14. Reclus, *op. cit.*, p. iii.

15. *Ibid.*, p. iii-iv.

notamment la pensée de Proudhon dans le *Kolokol*. Pour subvenir à ses besoins, il publie également dans des revues russes sur divers sujets scientifiques. Passionné de langues orientales et désireux de trouver un métier dans ce domaine, Léon Metchnikoff commence à suivre des cours de japonais à la Sorbonne (il se rendra au Japon en 1874¹⁶) et cherche aussi à apprendre le chinois¹⁷. C'est probablement là qu'il fait la connaissance d'Ōyama Iwao 大山巖 (1842-1916)¹⁸.

Futur ministre de la Guerre (1885) et futur *genrō* 元老, statut officiel qui désigne les pères fondateurs du nouveau régime de Meiji, Ōyama n'est alors qu'un simple étudiant. Il est expédié en Europe par le gouvernement japonais, d'abord à Berlin en août 1870, avec deux autres étudiants, pour observer la guerre franco-prussienne et les techniques militaires, puis à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (1870-1871). De retour au Japon en mai 1871, il est nommé major général. Protégé du puissant Ōkubo Toshimichi 大久保利通 (1830-1878), ancien *sangi* 参議 (conseiller d'État) et ministre des Finances, et, comme lui, originaire du fief méridional de Satsuma 薩摩 (actuel département de Kagoshima 鹿児島県), il est envoyé à nouveau en Europe. Il séjourne à Genève de 1872 à 1873.

C'est là que Léon Metchnikoff décide de le rejoindre. Insatisfait des cours de japonais reçus à la Sorbonne, il trouve ainsi un précepteur privé à qui il donne, en échange, des cours de français et, probablement, de russe. Les deux hommes sympathisent et montent des projets ensemble¹⁹. Ōyama est envoyé en Confédération helvétique pour y préparer le passage de la mission Iwakura (*Iwakura kengai shisetsu* 岩倉遣外使節) qui effectue une tournée en Europe, partant du Japon le 23 décembre 1871 et y revenant le 13 septembre 1873.

À Genève, où le périple prend fin (juillet 1873), Ōyama présente Metchnikoff à Iwakura Tomomi 岩倉具視 (1825-1883), Ōkubo et Kido Kōin 木戸孝允 (1833-1877). On ne sait pas ce que ces hommes se disent exactement, mais la rencontre a pour conséquence une invitation de

16. Konishi Shō, *op. cit.*, p. 40; Reclus Élisée, *op. cit.*, p. iv.

17. Jud, *op. cit.*, p. 22.

18. Nettlau Max, « La vida de un sabio justo y rebelde », *La Revista blanca*, II, Barcelone, 1929, p. 78.

19. Konishi, *op. cit.*, p. 41.

Metchnikoff au Japon. Son départ est également encouragé par Grigorii Blagosvetlov (1824-1880), éditeur du journal *narodnik Delo*, qui lui signale l'intérêt d'une telle visite, et pour lequel Léon écrira plusieurs articles sur le Japon²⁰.

Léon Metchnikoff est donc choisi par des hommes de Satsuma : Ōkubo, Ōyama et ses cousins, les frères Saigō 西郷 : Takamori 隆盛 (1827-1877) et Tsugumichi 従道 (1843-1902), qui doivent l'accueillir au Japon. D'après les mémoires de Kido Kōin, les Saigō l'auraient sélectionné en fonction de son passé de militant révolutionnaire garibaldien²¹. D'après Konishi, qui a consulté les archives moscovites concernant Metchnikoff, ce serait même, plus précisément, à l'instigation de Takamori. Or ce personnage joue un rôle crucial dans l'évolution du Japon.

Resté au Japon pendant la mission Iwakura, Saigō Takamori s'est retrouvé à la tête du gouvernement. Mécontent de la tournure que prend le régime, trop occidentalisant selon lui, s'éloignant des valeurs traditionnelles et de plus en plus corrompu par l'argent, il essaie d'entraîner le Japon dans une guerre contre la Corée. Iwakura s'y oppose fermement dès son retour en 1873.

En juin 1873, le gouvernement japonais, en pleine réflexion sur la construction d'un système scolaire national, a ouvert à Tokyo, dans le quartier de Kōjimachi 麹町, un institut, la Shūgijuku 集義塾, dont Saigō Takamori et Ōkubo Toshimichi, encore alliés, sont à l'origine. La Shūgijuku veut instruire les affaires militaires, les études chinoises dans la tradition confucéenne et les langues comme l'anglais, le français ou l'allemand. Elle engage des instructeurs étrangers et encourage ses étudiants à poursuivre leur cursus en Europe.

Mais elle ferme lorsque Saigō Takamori démissionne du gouvernement, le 23 septembre 1873. En juin 1874, Saigō ouvre dans sa ville de Kagoshima une « École privée » (Shigakkō 私学校), qui porte également le nom de Shōten gakkō 賞典学校, où sont enseignées l'infanterie, l'artillerie et différentes disciplines, dont les classiques confucéens²². Son financement

20. Lettre de Blagosvetlov à Metchnikoff du 11 décembre 1873 citée par Konishi, *op. cit.*, p. 39.

21. D'après les mémoires de Kidō cités par Konishi, *op. cit.*, p. 40.

22. Ravina Mark, *The Last Samurai, the Life and Battles of Saigō Takamori*, New York, Wiley, 2003, 214 p., p. 194; Yates Charles L., *Saigō Takamori, the Man Behind the Myth*, Londres, Routledge, 1995, 240 p., p. 160-161.

est assuré par Saigō, mais aussi par Ōkubo, preuve que les ponts ne sont pas encore rompus entre les deux hommes.

Cette période est précisément celle où Léon Metchnikoff arrive au Japon, en mai 1874, sous contrat. Dans un témoignage publié en 1883-84, il indique qu'il est invité par les hommes de Satsuma « pour monter une école privée dans la capitale du Japon²³ ». Mais dans quel objectif plus précis l'ont-ils fait venir ?

Il est probable que, dans un premier temps, ils ont été intéressés par ses compétences linguistiques, notamment par deux d'entre elles. D'une part, la langue française, car Saigō pense que la France souhaite conquérir la Corée : l'État français est déjà implanté dans les Ryūkyū 琉球, il avait des contacts avec Satsuma, et, depuis 1868, sous la houlette du nouvel ambassadeur Léon Roches (1809-1901), il effectue un rapprochement avec le gouvernement japonais. D'autre part la langue russe, car au-delà de la Corée se trouve la Russie, puissance importante.

Débarqué à Yokohama 横浜, Léon Metchnikoff n'est pas envoyé à Kagoshima. Il reste à Tokyo, auprès du frère cadet, Tsugumichi, qui l'accueille chez lui. Or, trois ans plus tard, Tsugumichi comme Ōyama Iwao prendront résolument le parti du gouvernement contre leur frère et cousin, qui sera tué. Il est envisageable qu'ils se soient arrangés pour que l'invité demeure dans la capitale afin qu'il ne puisse rencontrer Takamori, auquel il aurait pu apporter son expérience politico-militaire de révolutionnaire garibaldien et de narodnik.

A priori ignorant ou inconscient de la situation, Metchnikoff exerce finalement à la Tōkyō Gaikokugo gakkō 東京外国語学校 (École des langues étrangères de Tokyo, TGG), récemment fondée dans le quartier de Hitotsubashi 一橋 (avril 1873). Il y enseigne le russe et le français²⁴. Il y expose également la situation en Europe, notamment le narodnisme, évoquant Sergei Stepniak (1851-1895), ainsi que des linéaments de l'anarchisme.

23. « Vospominaniia o duvukhletenei sluzhbe v Iaponii », éd. or. in *Russkie vedomosti*, 1883-84, Konishi, *op. cit.*, p. 42.

24. Konishi, « Re-Opening the "Opening of Japan": a Russian-Japanese Revolutionary Encounter and the Vision of Anarchist Progress », *op. cit.*, p. 109.



Fig. 2
Léon Metchnikoff habillé en samouraï.
Archives d'État de la Fédération
de Russie (GARF), 67-35-1-95-6.



Fig. 3
Léon Metchnikoff, c. 1880.

Soulignons à cet égard que ni le nihilisme, ni le terrorisme russe ne se confondent avec l'anarchisme proprement dit. C'est ce que remarque déjà à l'époque un autre géographe et historien libertaire, Michel Dragomanov (1841-1895), même s'il « en avait quelque apparence » : « Le "terrorisme" russe se manifestant en 1878-1881 par une série d'assassinats politiques commis en Russie, n'avait rien de commun, ni dans son principe politique, ni dans son but, avec l'anarchie occidentale²⁵ ».

Remarquons également qu'une éventuelle confusion entre nihilisme, terrorisme et anarchisme n'a rien pour effrayer les commanditaires japonais de Metchnikoff. L'assassinat politique au Japon constitue en effet une pratique utilisée par les révolutionnaires pour parvenir au pouvoir et, une fois victorieux, pour s'y maintenir. Elle le reste avant que le système répressif de l'État moderne ne se mette vraiment en place (législation contre les opposants politiques et leur presse en 1875, 1887, 1900...). En s'appuyant sur un historien japonais, Thomas Huber ne recense pas moins de soixante-seize assassinats politiques au Japon entre 1862 et 1865, soit près d'une vingtaine par an²⁶.

La TGG est, par définition, fréquentée par des étudiants aspirant à découvrir le monde et sensibilisés aux idées nouvelles. Parmi eux figurent ceux que Metchnikoff appelle « les leaders les plus importants du mouvement progressiste japonais », avec qui il noue d'intenses relations²⁷. Il exagère un peu, mais, effectivement, il y a des élèves qui comptent et qui vont compter. Citons Muramatsu Aizō 村松愛蔵 (1857-1939), l'un des principaux inspireurs de la révolte d'Iida (*Iida jiken* 飯田事件, 1884), l'écrivain Futabatei Shimei 二葉亭四迷 (1864-1909), traducteur notamment de Tourgueniev, et Nakae Chōmin 中江兆民 (1847-1901), qui formera intellectuellement

25. Dragomanov Michel, « Préface, Michel Bakounine, esquisses et notes biographiques », *Correspondance de Bakounine, lettres à Herzen et à Ogarev (1860-1874)*, Paris, Perrin, trad. Marie Stromberg, 1896, 390 p., p. 1-101, p. 98.

26. Huber Thomas M., « "Men of High Purpose" and the Politics of Direct Action, 1862-1864 », in Najita Tetsuo & Koschmann J. Victor (dir.), *Conflict in Modern Japanese History, the Neglected Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1982, 462 p., p. 107-127, p. 111.

27. Lettre n. d. de Metchnikoff à Mikhail Saltykov-Shchedrin, citée par Konishi, *Anarchist Modernity, Cooperatism and Japanese-Russian Intellectual Relations in Modern Japan, op. cit.*, p. 43.

et politiquement Kōtoku Shūsui 幸徳秋水 (1871-1911), la future grande figure du socialisme et de l'anarchisme au Japon.

Au cours de son séjour au Japon, Metchnikoff visite les quartiers ouvriers de Tokyo et des usines, ainsi que la mine d'Ashio 足尾鉾山, au nord de la capitale, qui deviendra un foyer d'agitation socialiste et environnementaliste. Mais, à cause de sa tuberculose, il doit quitter le Japon à l'automne 1876. De retour en Europe, *via* les États-Unis, il s'installe en Confédération helvétique. Il y retrouve Élisée Reclus, qui l'engage comme secrétaire (1880). Plus qu'un collaborateur, plus qu'un informateur de qualité sur le Japon, il devient son ami, jusqu'à sa mort pour cause de maladie (1888).

Léon Metchnikoff abat un travail considérable pour faire avancer la *NGU*, tout en écrivant de son côté. Il publie *L'Empire japonais* (1881²⁸), sur lequel Élisée Reclus s'appuie largement pour rédiger son *Asie orientale* (1882). Son ouvrage, « illustré de ses propres dessins originaux et bizarres, bien conçus dans le génie de la nation qu'il décrivait²⁹ », donne de nombreux éléments sur la géographie, la société et l'histoire du Japon.

Léon Metchnikoff discute longuement du Japon avec Reclus. Il lui en dessine aussi des cartes et lui fournit des informations largement inédites sur les aborigènes aïnous. Il a publié avec François Turrettini (1845-1908) – un géographe sinisant et japonisant, descendant d'une famille d'Italiens protestants réfugiés à Genève au xvi^e siècle – un recueil de linguistique, d'ethnographie et d'histoire qui comprend notamment l'un des premiers « vocabulaire japonais-aïno-coréen » après les travaux pionniers de Pfizmaier (1851³⁰) et de Léon de Rosny (1857, 1861³¹). C'est donc logiquement que Reclus remercie Metchnikoff comme étant l'un de ses principaux collaborateurs³².

28. Metchnikoff Léon, *L'Empire japonais*, Genève, H. Goerg - Th. Mueller, texte et dessins de l'auteur, 1881, 702 p.

29. Reclus, *op. cit.*, p. ix.

30. Que cite d'ailleurs Reclus, *NGU*, t. VII, p. 750.

31. Metchnikoff Léon & Turrettini François (dir.), *L'Extrême Orient, recueil de linguistique, d'ethnographie et d'histoire*, Genève, Atsume Gusa, 1877.

32. « Parmi les collaborateurs bienveillants que je suis heureux de remercier de leur concours, M. Léon Metchnikov, l'auteur de *L'Empire japonais*, est celui auquel je dois témoigner la plus vive reconnaissance. Il m'a aidé de ses souvenirs de voyage et de ses recherches assidues, m'a fait ouvrir de riches bibliothèques et s'est livré pour moi à une correspondance suivie avec des sinologues et des japonistes d'Europe et d'Asie », *NGU*, t. VII, p. 863.



Fig. 4
Metchnikoff Léon, *L'Empire japonais*, 1881, couverture.

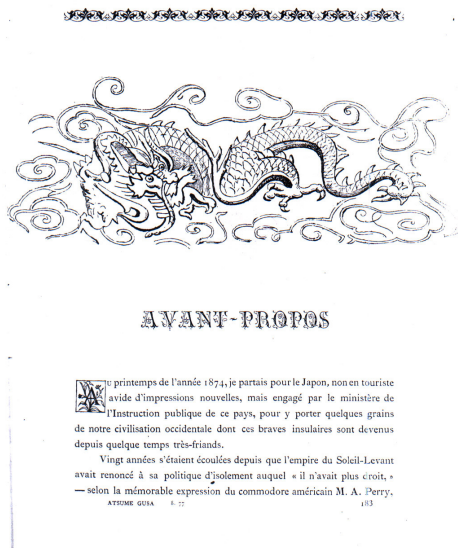


Fig. 5
Metchnikoff Léon, *L'Empire japonais*, 1881, début de l'avant-propos.

2. Le Japon au sein de l'Extrême-Orient et de l'Asie orientale

Élisée Reclus place le Japon au sein de l'Extrême-Orient et de l'Asie orientale, dont il définit le périmètre en s'écartant des trois principales approches existantes. La plus ancienne insiste sur la dimension religieuse et spirituelle qui constituerait une séparation ontologique et historique entre l'Orient et l'Occident ; souvent utilisée par les philosophes (Leibniz, Hegel, Nietzsche, plus tard Löwith, Guénon...), elle est d'ordre métaphysique. La deuxième, plus récente, quoiqu'ayant des racines hippocratiques, attribuée à des faits naturels l'ébranlement des événements historiques ; d'ordre matérialiste, on la retrouve dans *The Geographical Pivot of History* (1904) du géographe britannique Halford John Mackinder (1861-1947). La troisième, qui remonte au moins au xvii^e siècle (Bernier, Linné, Blumenbach, Haeckel...), met l'accent sur les différences ethniques, soit culturelles, soit physiologiques (raciales), soit les deux mélangées ; elle est d'ordre ethniciste.

Élisée Reclus partage la même conviction que Metchnikoff, écrivant qu'« aucun anthropologue n'est arrivé à définir ce qu'est une race humaine³³ ». Partout, il y a « mélange³⁴ ». Mélange d'êtres humains, mélange de milieux. Critiquant ceux qui cherchent à établir les « traits du caractère national sur le compte de la race présumée », il s'insurge : « Mais qu'est la race elle-même avec toutes ses caractéristiques de stature, de proportions, de traits, d'ampleur cérébrale, qu'est-elle sinon le produit des milieux antérieurs se multipliant à l'infini, pendant toute la période qui s'est écoulée depuis l'apparition des souches initiales³⁵ ? ».

Quand il analyse les Japonais sous l'angle de l'anthropologie physique, de la « race » pour reprendre le vocabulaire de l'époque, il se tient toujours à distance des grandes théories ou des explications binaires, comme celle qui opposerait les « types » (physiques) « des paysans et des nobles³⁶ ». Il en reste à des descriptions purement factuelles, extérieures, lestées par sa dépendance envers les sources indirectes (l'iconographie avant la

33. Metchnikoff Léon, *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, Paris, Hachette, 1889, 372 p., p. 98.

34. *H&T*, t. VI, p. 5.

35. *Ibid.*

36. *NGU*, t. VII, p. 759.

photographie) et directes (les témoignages), évidemment très datées et dépassées par rapport à notre approche actuelle.

S'il se lance dans certaines considérations physiologiques (la taille, la robustesse, la chevelure, les maladies...), au risque d'y ajouter des considérations culturelles (la coiffure, l'habillement...), il n'oublie jamais la possibilité et le principe du mélange : « La nation japonaise, qui occupe maintenant tout l'archipel du Soleil levant, est évidemment de race mélangée³⁷ ». Surtout, il ne se fonde pas sur la théorie propagée à l'époque, notamment chez certains savants allemands et français, de la correspondance entre caractère ethnique et niveau de civilisation.

Feignant de s'interroger, il soulève alors ironiquement une problématique de terminologie et de définition. « Quant aux Japonais, les classificateurs se trouvent embarrassés : faut-il les placer parmi les "jaunes", auxquels ils appartiennent par l'origine, la couleur, la langue, les traditions, ou bien doit-on les rattacher virtuellement aux Anglo-saxons, avec lesquels ils se sont étroitement alliés au point de vue politique et dont ils cherchent à copier les mœurs³⁸? ». Ni Metchnikoff, ni Reclus ne portent un regard raciste sur les Japonais, ce qui n'est pas si fréquent à l'époque, surtout à la lecture de certains témoignages (Étienne de Villaret, Félix Martin, voire certaines remarques de Georges Bousquet).

L'identification spatiale de deux civilisations orientale et occidentale ne soulève pas de problème ontologique chez Reclus. D'un côté, celui-ci englobe l'Occident dans un vaste monde méta-méditerranéen qui comprend, outre l'Europe, le monde arabe, la péninsule Arabique, le Proche-Orient, la Perse, mais aussi l'ensemble de l'Afrique du Nord de l'Égypte au Maroc (ce qu'il appelle « Égypte, Cyrénaïque, Mauritanie³⁹ »). De l'autre côté, il intègre dans l'Orient l'Inde, l'Indo-Chine et l'Asie orientale qu'il définit comme étant composée de la Chine, du Japon et de la Corée.

Même s'il constate le déplacement vers l'Europe occidentale et septentrionale du « centre de gravité » de la civilisation européenne, le cadre général est tracé⁴⁰. « Le domaine sans cesse croissant de l'ascendance européenne

37. *NGU*, t. VII, p. 757.

38. *H&T*, t. V, p. 379.

39. *E&W*, p. 476.

40. *E&W*, p. 486.

finit par embrasser le monde entier » jusqu'au Japon. Mais, « quelles que soient les destinées politiques et militaires de la Chine et du Japon dans leurs rapports avec les puissances européennes, une chose est certaine, c'est que les nations de l'Orient et de l'Occident sont désormais solidaires. [...] La période historique dans laquelle vient d'entrer l'humanité, par la jonction définitive de l'Asie orientale au monde européen, est grosse d'événements⁴¹ ».

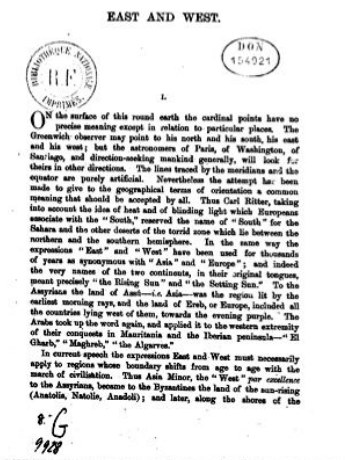


Fig. 6

Début de l'article « East and West », in Reclus Élisée,
The Contemporary Review, 1894, 66-346.

En outre, « la Chine et le Japon ont reçu à bon droit des Occidentaux le nom d'Extrême Orient, qui s'étend aussi à l'Indo-Chine, aux Philippines et aux îles de la Sonde⁴² ». Reclus acte donc le fait que ce concept d'Extrême-Orient est d'origine européenne. Sous l'intitulé de *Far East*, il provient en

41. *NGU*, t. VII, p. 14 et p. 15.

42. « Extrême Orient » sans trait d'union. *NGU*, VII, p. 2.

effet d'écrivains britanniques (Davidson en 1846, Mackinnon en 1849), désignant à l'origine un espace mal défini s'étendant vers l'est à partir de l'Afghanistan. Il véhicule en fait une idée de front pionnier, de type marchand et militaire, symétrique à celle du *Far West* américain dont le nom apparaît en 1836⁴³. « Extrême Orient » est appliqué plus spécifiquement au Japon en 1861 par Léon de Rosny (1837-1914)⁴⁴.

C'est avec le volume éponyme de la *NGU* que Reclus évoque l'idée d'« Asie orientale » (1882). C'est l'un des premiers auteurs, sinon le premier, à utiliser cette expression. Il raisonne en projetant les deux extrémités du continent asiatique car il évoque aussi l'« Asie occidentale », une notion peu courante à l'époque, fidèle à sa démarche de privilégier des critères astronomiques moins biaisés que les critères ethniques.

Jusque-là, cosmographes, cartographes et géographes n'ont guère de termes génériques pour désigner l'ensemble situé à l'est, à part celui d'« Indes orientales », vague et désormais obsolète au début du XIX^e siècle. Les cartes qui se focalisaient sur cette partie de l'Asie, en gros la façade Pacifique de l'Asie, prenaient des intitulés comme « Carte de l'empire chinois et du Japon » ou bien « Chine et Japon ».

Que ce soit « Extrême Orient » ou « Asie orientale », le qualificatif d'ordre topographique (une extrémité située à l'est) rompt en outre avec les nouveaux toponymes plus ou moins racistes qui sont alors attribués par les savants et les explorateurs européens pour désigner les nouveaux espaces situés au large de l'Indochine comme Mélanésie par Dumont d'Urville (1833) ou Malaisie par René-Primevère Lesson (1833).

Dans un premier temps, Reclus fait coïncider l'Extrême-Orient avec une Asie orientale *stricto sensu*, « l'empire chinois, la Corée, le Japon ». Dans un second temps, il l'élargit à ce que nous appelons de nos jours l'Asie du Sud-Est. Il justifie le rattachement de l'Indo-Chine à l'Asie orientale sur des critères non pas ethniques, mais en évoquant les populations chez qui « à leur éducatrice principale, qui fut autrefois l'Inde, a succédé la Chine ; et maintenant le Japon prend également part à l'œuvre d'initiation : le rôle

43. Pelletier Philippe, *L'Extrême-Orient, l'invention d'une histoire et d'une géographie*, Paris, Gallimard, 2011, 870 p.

44. Rosny Léon (de), *La Civilisation japonaise, mémoire lu à la Société de Géographie le 5 avril 1861*, Paris, Bulletin de la Société de Géographie, 1861, extrait, 50 p.

prépondérant dans l'évolution de la vie intérieure des Indo-Chinois appartient à la culture de l'Extrême Orient⁴⁵ ».

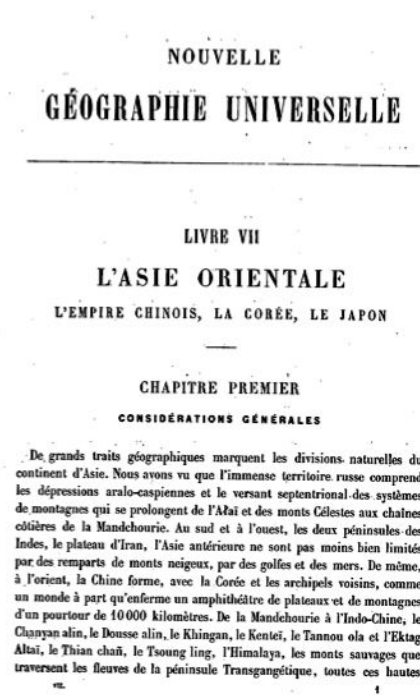


Fig. 7
Élisée Reclus, *L'Asie orientale*, 1882, p. 3.

Par la diffusion massive de la *NGU*, Reclus popularise indéniablement cette nomenclature géographique. Sa conception d'une vaste Asie orientale, correspondant en gros à la façade de l'Asie ouverte sur l'océan Pacifique, est désormais celle qui est adoptée par les géographes actuels. La notion d'Extrême-Orient, en revanche, est beaucoup plus flexible, déjà de son temps. Le premier *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (1901)

45. *H&T*, t. VI, p. 75-76.

lui attribue ainsi un périmètre plus extensif (« Inde, Indo-Chine, Chine, Japon, Insulinde »). De nos jours, elle est résiduelle, plutôt laissée au champ de l'exotisme dans un périmètre mal défini.

3. *Ishin* et révolution

Le moment meijien est difficile à qualifier⁴⁶. Les marxistes japonais se disputent à la fin des années 1920 et au cours des années 1930 pour savoir s'il s'agit déjà d'une révolution bourgeoise ou d'un régime encore semi-féodal. L'historiographie retient habituellement le terme de « restauration » qui met l'accent sur le retour de l'empereur (*tennō* 天皇) au-devant de la scène politique, mais cette approche reste insuffisante⁴⁷.

Bien qu'étant sur place pendant quatre ans au tout début de Meiji, le juriste Georges Bousquet (1846-1937), souvent cité par Reclus, a du mal à qualifier ce qu'il s'y passe en profondeur. Il parle brièvement de « coup d'État politique », qui doit « définitivement balayer le shogunat et restaurer dans toute sa plénitude le pouvoir impérial », il évoque une « rénovation nationale » qui doit « pour cela vivre d'emprunts faits au monde occidental », et juge que, en 1871, « la révolution est terminée⁴⁸ ». Il repère l'un des enjeux, le refus d'être colonisé par l'Occident, mais rapidement : « Vaincre les barbares avec leurs armes [...], les éconduire ou cette fois les sommer impérativement de déguerpir⁴⁹ ».

De façon générale, les auteurs militaires, conservateurs ou monarchistes venus au Japon, qui rechignent par principe à imaginer une révolution,

46. Gluck Carol, « Re-présenter Meiji », in Tschudin Jean-Jacques & Hamon Claude (dir.), *La Nation en marche. Études sur le Japon impérial*, Arles, Philippe Picquier, 1999, 270 p., p. 9-39.

47. Voir pour une discussion récente Miura Nobutaka & Fukui Norihiko (dir.), *Furansu kakumei to Meiji ishin* (Révolution française et *Meiji ishin*), Tokyo, Hakusuisha, 2018, 234 p., actes du grand débat « Penser la Révolution Meiji : *Meiji Ishin* et Révolution française » qui s'est tenu à la Maison franco-japonaise le 30 juin 2018, avec Mitani Hiroshi, Pierre Serna, Pierre François Souyri et Watanabe Hiroshi. (N.D.L.R.)

48. Bousquet Georges, *Le Japon de nos jours et les échelles de l'Extrême Orient*, Paris, Hachette, 1877, 442 p., p. 42, 43, 46, 48.

49. *Ibid.*, p. 45.

préférèrent mettre l'accent sur un phénomène politique d'autant plus rassurant qu'il a, chez les Français, une odeur de familiarité avec le retour des Bourbons après la République. C'est donc logiquement qu'ils parlent de « restauration impériale » comme l'officier de l'armée française Étienne de Villaret (1854-1931) ou bien le vice-amiral Charles-Jules Leyrle⁵⁰ (1834-1895).

À l'affirmation de Leyrle selon laquelle « l'arrivée des étrangers au Japon a été la cause dominante de la restauration », Reclus semble répondre directement en estimant qu'« on se laisse volontiers à croire que la sommation du commodore Perry, signifiée en 1853 au gouvernement japonais, d'avoir à ouvrir au commerce des États-Unis le sort de l'empire, fut la raison décisive de la grande révolution : elle n'en fut que l'occasion⁵¹ ». Car, pour lui, c'est la « curiosité de la noblesse japonaise », aussitôt compliquée par « le conflit entre les patriotes conservateurs et les jeunes, épris de nouveauté », qui provoque d'abord une « révolution intérieure⁵² ».

Cette problématique est résumée par le terme japonais d'*ishin* 維新, exhumé par les penseurs de l'École de Mito et adopté par les partisans du changement tandis que l'historiographie japonaise parle de *Meiji ishin* 明治維新. Cette notion, que Metchnikoff analyse, difficile à traduire, signifie précisément « avancée nouvelle ». Sa traduction anglaise est *restoration*, mais ce contresens, identique au français de *restauration*, s'explique par la confusion promue par les partisans tant japonais qu'occidentaux de l'empire⁵³.

Avant que cette assimilation ne soit politiquement et historiographiquement incrémentée, *ishin*, comme tout mot d'ordre brandi au cours d'un processus de transformation sociale, prend différentes significations selon ceux qui l'utilisent, un peu comme le mot de *changement* dans la France actuelle. *Ishin* valorise la dimension volontariste, collective et libératrice du processus de modernisation dans ses aspirations, renvoyant finalement

50. Villaret Étienne (de), *Dai Nippon (le Japon)*, Paris, Ch. Delagrave, 1889, 422 p., p. 72-84; Layrle Charles-Jules, *La Restauration impériale au Japon*, Paris, Armand Colin, 1892, 390 p.

51. *H&T*, t. V, p. 171.

52. *H&T*, t. V, p. 171-172.

53. À ce sujet, voir Souyri Pierre François, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2016, 496 p.

à la notion de « progrès », plutôt étrangère à la tradition sino-japonaise qui fonctionne sur des schémas cycliques.

Pour Metchnikoff, « il est impossible de ne pas être surpris par cette transformation inhabituelle. C'est une révolution complète et radicale, du genre que nous ne connaissons que par l'histoire... Pas une branche de la vie sociale et politique ne reste non touchée par elle⁵⁴ ». Il considère même, dès les années 1870-1880, le Japon comme un nouveau modèle de modernisation dont peuvent s'inspirer d'autres pays, en particulier slaves, arabes, perses ou indiens, précisément parce qu'il est original et mis en tension avec l'Occident dominateur.

Élisée Reclus reprend lui aussi cette idée de « révolution » à propos de Meiji⁵⁵. Il la prend dans les deux sens : changement politique brutal, violent (le coup d'État meijiien) ; et « transformation radicale » de la société⁵⁶. Il la fait aussi correspondre à une idée du « moderne », plus précisément à l'idée d'une « nouvelle civilisation, basée sur la science et les idées modernes⁵⁷ ».

Pour Reclus, le Japon confirme la marche du monde. Analyser son évolution comme étant une imitation servile, pure et simple de l'Occident, est une stupidité, un orgueil narcissique mal placé de la part des Occidentaux, ainsi qu'une erreur empêchant d'évaluer correctement les phénomènes. Au-delà des descriptions fouillées et parfois vivantes pour quelqu'un qui n'a même pas mis les pieds dans le pays, s'il y a un bilan à retirer de l'analyse reclusienne, c'est celui-ci.

Le Japon est, en effet, « un des pays les plus curieux de la Terre par sa nature, ses habitants, son histoire, et surtout par les événements qui s'y accomplissent. De toutes les nations vivant en dehors de l'Europe, du Nouveau Monde et de l'Australie, les Japonais sont les seuls qui aient accueilli de plein gré la civilisation de l'Occident, et qui cherchent à s'en appliquer toutes les conquêtes matérielles et morales. Ils n'ont pas eu, comme tant d'autres peuples, le malheur de perdre leur indépendance, et la force ne leur a pas imposé les mœurs d'une nation victorieuse ; l'ascendant

54. Metchnikoff Lev, « Era prosveshcheniia Iaponii : Meidzi », *Delo*, 1876, cité par Konishi (2007), p. 113 et (2013), p. 48.

55. *NGU*, t. VII, p. 692.

56. Reclus, « L'Extrême Orient », *op. cit.*, p. 145. *NGU*, t. VII, p. 847, 849. *H&T*, t. V, p. 172.

57. *Ibid.*

d'une religion étrangère ne les a pas non plus groupés comme un troupeau sous les lois de leurs convertisseurs. Libres politiquement et religieusement, c'est en qualité de disciples volontaires, et non de sujets, qu'ils entrent dans le monde européen pour lui emprunter ses idées et ses mœurs⁵⁸ ». Ce passage est capital, car Reclus y expose trois éléments-clés – l'indépendance, la liberté religieuse et l'entrée dans un « monde européen » – avant d'analyser ce qui les articule au Japon.

4. « La science reste la même pour l'Européen et pour l'Oriental »

Les Japonais essaieraient-ils donc de se transformer en Européens? C'est ce que laisse entendre la phrase « les Japonais essayent de se transformer en Européens, comme ils avaient tenté jadis de se changer en Chinois⁵⁹ ». Mais les verbes « essayer » et « tenter » introduisent la nuance : certains Japonais s'y emploient peut-être, et les observateurs européens s'en abusent probablement, mais, de la même façon que les Japonais d'autrefois ne sont pas devenus des Chinois, ceux du présent ne parviendront pas davantage à être des « Européens ». Car quel est l'objectif? Reclus l'expose clairement : les « connaissances scientifiques » et les « progrès industriels ». Ces derniers ne seraient-ils qu'européens ou soumission à l'Occident?

C'est une tendance de fond liée à la nature même de l'avancée scientifique, qui est universelle. « Que les Japonais abandonnent leur sottise manie de copier les Européens jusque dans leurs ridicules, qu'ils cessent de se grimer en Anglais et qu'ils essayent de se développer d'une manière originale, non en imitateurs, mais en égaux, rien de mieux ; cela n'empêchera pas que la science reste la même pour l'Européen et pour l'Oriental, et les uns et les autres devront également en étudier les lois⁶⁰ ».

Peu importe même que la civilisation soit européenne ou non, et peu importe que le progrès s'accompagne de regrets. Car, selon Reclus, « quel

58. *NGU*, t. VII, p. 685.

59. *NGU*, t. VII, p. 685.

60. *NGU*, t. VII, p. 775.

que soit le succès de leur tentative, il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue des connaissances scientifiques et des progrès industriels, le Japon appartient désormais au groupe des nations jouissant de la civilisation dite "occidentale" ou "aryenne"⁶¹ ».

Ce qualificatif d'« arien » ne doit pas induire en erreur, en étant lu avec les lunettes du xx^e siècle qui a connu la logorrhée raciale et nazie. Élisée Reclus explique ce qu'il entend par là : « Le mot "aryen" qui sert à l'ensemble des parlers européens et asiatiques est bien de provenance iranienne et sanscrite⁶² ». C'est dans ce sens-là, linguistique, culturel et non ethnique, qu'il l'emploie régulièrement, ici comme ailleurs, et ce serait un grave contresens anachronique de lui attribuer une autre dimension.

D'ailleurs, les auteurs auxquels Reclus se réfère quand il aborde, ailleurs dans son œuvre, cette question de l'« arianisme » ne relèvent pas de l'approche raciale qui s'esquisse alors. Il s'agit en effet d'Otto Schrader (1855-1919) et de Salomon Reinach (1858-1932). Ni le premier, philologue allemand qui tente d'établir un lien entre l'histoire de la langue proto-indo-européenne et un type de culture matérielle, en l'occurrence le nomadisme équestre, ni le second, archéologue français et spécialiste des religions, n'adhèrent au racisme. Reinach est même connu comme un ardent défenseur de la culture et des droits des Juifs en France.

En revanche, plus loin, Reclus se gausse, en citant Vacher de Lapouge (1854-1936), de ces « fanatiques de l'aryanisme "germanique" [qui] aiment à considérer les têtes longues comme l'indice d'une incontestable supériorité⁶³ ». Combien, à l'époque de Reclus, étaient-ils à tenir ce genre de propos critique, anticipant à peine (« les fanatiques ») sur les drames qui allaient s'ensuivre ? Bien peu, assurément...

L'Europe n'est pas, selon Reclus et comme nous l'avons vu, un continent ou un simple espace, c'est plutôt un ensemble socioculturel, un « monde » comme il le dit lui-même, qui alimente une civilisation promouvant la science et les techniques modernes. Les Japonais y entrent librement, sans colonisation, malgré les traités inégaux, et déjà sur un plan d'égalité en devenir. Il ne s'agit donc pas d'eurocentrisme chez Reclus qui parle, à

61. *NGU*, t. VII, p. 685.

62. *H&T*, t. I, « Iranie et arianisme », p. 367.

63. *Ibid.*, p. 369.

propos du Japon, de « civilisation générale⁶⁴ ». Et sa conclusion claque : « La civilisation n'aura point à déplorer l'asservissement honteux de quarante millions d'hommes⁶⁵ ».

Il rappelle aussi que la volonté impérialiste de l'Europe sur l'Asie orientale n'est pas nouvelle, puisqu'elle remonte déjà à la « domination morale puis matérielle faite aux XVI^e et XVII^e siècles par des missionnaires jésuites et autres⁶⁶ ». Alors que les dirigeants occidentaux se glorifient de la ré-autorisation du christianisme au Japon (tolérance en 1873, décret en 1876), il résume, en une page concise et dense, l'histoire du « siècle chrétien japonais », et ce que la plupart des auteurs occidentaux craignent de dire : que l'emprise des contrées par les Européens se fait par les armes et la religion. « Les prêtres préparent les voies en convertissant les nations au christianisme », c'est ensuite « un jeu [...] pour les soumettre⁶⁷ ».

Or, là, tout risque de « recommencer, et cette fois avec des représentants de tout le monde européen⁶⁸ ». Avec les moyens modernes, avec la Russie et donc l'Europe qui s'avance par le nord, la Sibérie, la « nation chinoise [et donc japonaise] se trouve maintenant prise comme dans un étau » par l'Europe « qui menace de l'envahir en plusieurs points et de l'éviscérer⁶⁹ ». Eviscérer ! On trouvera difficilement dans les textes géographiques, et scientifiques en général, de l'époque une telle condamnation.

Mais, à la différence de la Chine, plus vaste et trop sûre de sa « haute civilisation », le Japon garde la mémoire de la première vague des impérialismes du XVI^e siècle. Reclus signale que l'élite japonaise d'alors, qui s'était pourtant déjà « débarrassée de la suzeraineté plus ou moins décorative de l'empereur de Chine », avait « pris ombrage de cette ingérence politique d'envoyés étrangers prenant des airs de maîtres », et les avait « expulsés⁷⁰ ».

Il renverse donc le raisonnement de la plupart des observateurs européens du Japon qui mettent en avant la question religieuse à propos de Meiji. Pour Johannes Justus Rein (1835-1918), géographe allemand, mathématicien à

64. *NGU*, t. VII, p. 686.

65. *NGU*, t. VII, p. 772.

66. *Ibid.*

67. *NGU*, t. VII, p. 782.

68. *H&T*, t. V, p. 160.

69. *Ibid.*, p. 163.

70. *H&T*, t. IV, p. 531.

l'origine, envoyé au Japon en 1874 par le gouvernement allemand, tant que les Japonais voudront atteindre la « civilisation » européenne sans en adopter son fondement religieux, il s'agit d'une mission impossible. Car, selon lui, « notre civilisation européenne est le produit d'un développement fourni par un travail sans fin et des luttes durant plusieurs siècles sur la base morale du christianisme⁷¹ ». Alors que « l'ancienne civilisation japonaise s'est développée sur les fondements de la philosophie chinoise et du bouddhisme », « lorsque la base religieuse s'évanouit, les buts idéaux moraux sont absents, la civilisation devient une caricature et une illusion⁷² ».

Pour l'officier de Villaret, « sous des apparences relativement brillantes, le désordre et la faiblesse sont partout. [...] Au point de vue moral, le chaos est plus grand encore. La religion n'existe plus. Les idées d'honneur, de dévouement, de désintéressement [...] ont fait place, trop généralement, aux aspirations les plus vulgaires⁷³ ». Ce moralisme se retrouve chez Félix Martin pour qui l'agitation politique des Japonais et leur réaction contre l'emprise occidentale n'est « qu'une manifestation de l'anarchie morale qui menace ce peuple, jeté trop hâtivement et presque sans transition hors de la voie qu'il a suivie pendant plus de vingt siècles. [...] Tout y est artificiel et précaire⁷⁴ ». Bref, craignant par principe toute remise en cause d'un ordre établi, ces auteurs considèrent le changement japonais comme chaotique ou impossible.

En revanche, selon Reclus, « l'imitation fut même poussée jusqu'à la puérité, mais elle n'alla jamais jusqu'à la sottise⁷⁵ ». Car les Japonais « ont pris grand soin d'enlever aux visiteurs européens les privilèges de la juridiction consulaire », et ils leur ont refusé « le droit d'acquérir en toute propriété la moindre parcelle du sol : le Japonais reste maître chez lui⁷⁶ ».

71. Rein Johann Justus, *Japan: Travels and Researches*, New York, A. C. Armstrong and Son, 1884, 590 p., p. 379, éd. or. all. 1881-1886 (2 vol.), *Japan nach Reisen und Studien*.

72. Rein, *op. cit.*, p. 379.

73. Villaret, *op. cit.*, p. 174.

74. Martin Félix, *Le Japon vrai*, Paris, Eugène Fasquelle, 1898, 294 p., p. 8.

75. *H&T*, t. V, p. 172.

76. *Ibid.*

5. « Des changements définitifs passés par l'épreuve du feu »

Élisée Reclus évoque un « danger », celui de « l'ouverture » réclamée puis imposée par le « monde européen » (qui inclut les États-Unis). Il dénonce cet impérialisme. Car ce « monde européen », qui considère comme un « privilège » de fermer « les portes de leur contrée aux marchandises et aux individus », ne tient plus le même discours quand il s'adresse à d'autres, et n'en tient « pas moins la Chine et le Japon pour des nations barbares parce qu'elles n'accueillaient pas les étrangers, toutes frontières ouvertes⁷⁷ ».

La transformation du Japon repose sur une dynamique interne qui n'est pas nouvelle. Reclus rappelle l'époque ancienne où, entre les VI^e et IX^e siècles, les élites japonaises introduisent moult éléments culturels et politiques en provenance de la Chine des Tang et des Sui, aux plus beaux jours de la civilisation articulée sur la route de la soie.

Metchnikoff a également exposé ce phénomène. « Avant son contact avec la civilisation occidentale, le Japon possédait déjà des antécédents de longs siècles de culture qui, bien que puisée à une source étrangère (chinoise) à son origine, ne tarda pas à s'acclimater dans ce pays si richement doué par la nature, y poussa profondément ses racines et y fut marquée d'un cachet indigène d'intelligente impressionnabilité et d'aimable vivacité qui font défaut même aux nations les plus avancées du continent asiatique⁷⁸ ».

Après avoir évoqué l'époque antique où la culture chinoise imprégna la culture japonaise, sans que celle-là disparaisse sous celle-ci, Reclus reprend la comparaison à propos de « l'influence européenne [qui] s'est fait sentir d'une façon vraiment révolutionnaire au Japon⁷⁹ ». Ce rappel permet de montrer que le Japon n'est pas historiquement démuné en matière de civilisation et que celle-ci fait partie d'un ensemble consistant, dynamique et respectable.

En comparant le rapport Chine-Japon de l'Antiquité au rapport Occident-Japon de l'époque meijiennne, Reclus élargit l'analyse à l'ensemble de la région. Car la Chine se montre bien plus hésitante que le Japon : elle est certes fière, à juste titre, de son « antique civilisation » (ailleurs, il parle

77. *H&T*, t. V, p. 160.

78. Metchnikoff, *L'Empire japonais*, *op. cit.*, p. 11.

79. *H&T*, t. V, p. 174.

de « haute civilisation⁸⁰ »), mais elle se montre quelque peu trop orgueilleuse, donc en passe d'être dépassée par les événements, ce que les faits ultérieurs confirmeront.

Il ajoute : « Tandis que les Chinois, fiers de leur antique civilisation, conscients de leur force et méfiants à juste titre de ces barbares étrangers qui sont venus bombarder leurs villes et brûler leurs palais, n'acceptent les enseignements des Occidentaux qu'après de longues hésitations et sous la pression des événements, c'est avec un certain entrain juvénile que les Japonais essayent de se transformer en Européens, comme ils avaient tenté jadis de se changer en Chinois⁸¹ ».

Alors que Reclus voit ce phénomène de façon positive, d'autres auteurs en profitent pour dénigrer le Japon comme n'étant qu'un vulgaire copieur, comme étant incapable d'originalité d'un point de vue historique ou culturel, voire racial chez l'ingénieur des ponts et chaussées Félix Martin (1842-1899), qui recourt aux théories de Gustave Lebon.

Selon Martin, il faut souligner « l'absence complète d'esprit d'initiative et d'invention et, comme correctif, une faculté d'imitation et d'assimilation prodigieuse. Le Japonais n'a jamais rien inventé : sa langue lui vient des Chinois⁸², qui lui ont appris les arts décoratifs, la fabrication des tissus, la culture et l'exploitation du thé, l'art de faire les bronzes et la laque⁸³ ». Chez Étienne de Villaret, nul besoin, en revanche, de se référer à un quelconque héritage chinois puisque dans « la transformation radicale » que « le Japon subit actuellement », « tous ses liens avec le passé sont rompus, et, sorti de la tradition, il court sans but défini vers un avenir forcément incertain⁸⁴ ».

La thématique du Japon imitateur n'est pas nouvelle, puisqu'elle remonte au XVIII^e siècle et au père Charlevoix, mais l'ouverture occidentale et l'afflux des visiteurs venus d'Europe ou d'Amérique lui donnent un nouvel élan⁸⁵. À plusieurs reprises toutefois, Reclus se gausse de ceux qui considèrent le

80. *NGU*, t. VII, p. 2.

81. *Ibid.*

82. Metchnikoff, Bousquet et Reclus se gardent de confondre langue et écriture.

83. Martin, *op. cit.*, p. 10.

84. Villaret, *op. cit.*, p. 174.

85. Lucken Michael, *Les Fleurs artificielles : création, imitation et logique de l'imitation*, Paris, Presses de l'Inalco, 2012, 278 p. ; Lozerand Emmanuel, « "Il n'y a pas d'individu au Japon." Archéologie d'un stéréotype », *Ebisu. Études japonaises*, n° 51 (Le

processus japonais comme relevant d'un simple mimétisme ou d'une imitation servile. Certes, « en beaucoup de circonstances, le plagiat des mœurs occidentales par les Japonais est exigé par ces conventions tacites d'une tyrannie absolue qu'on appelle les convenances » : où l'on voit que l'anarchiste Reclus élargit sa critique à l'ensemble des sociétés⁸⁶.

Tandis que l'essayiste Georges Bousquet pronostique à la même époque la superficialité du changement et redoute un réveil de la barbarie japonaise sur fond de péril jaune, Reclus, comme le constate Gérard Siary, « ne dissimule pas son admiration pour un peuple qui ne se laissera pas conquérir sans lutte [...], et rétorque qu'il est impossible qu'une nation revienne sur les progrès accomplis quand ceux-ci s'appuient sur un développement scientifique réel⁸⁷ ». Et Siary de conclure : « Dans l'ensemble, pour tenu qu'il soit de faire la part entre des témoignages parfois contradictoires, le géographe Reclus exploite l'ethnographie au profit des Japonais. C'est l'anti-Bousquet français ».

À l'instar de la quasi-totalité des observateurs européens des siècles précédents, de François Xavier (1506-1552) à Von Siebold, en passant par Kaempfer, Thunberg et tant d'autres, Élisée Reclus loue les vertus psychologiques et morales des Japonais, leur conscience intérieure d'où n'est jamais absent le regard de l'autre. Il écrit ainsi : « Les Japonais sont retenus dans la voie des études et du développement qui en est la conséquence par une de leurs fortes qualités nationales, le respect de l'honneur. Ils se sentent engagés, et cela suffit : ils fourniront les preuves de civilisation qu'on leur demande⁸⁸ ».

Reclus s'interroge de façon rhétorique en 1882 : « Est-il possible qu'une nation revienne sur les progrès accomplis quand ces progrès s'appuient sur un développement scientifique réel⁸⁹? ». Une vingtaine d'années plus tard, il répond : « Le changement opère au Japon de manière plus simple, plus

rapprochement franco-japonais dans l'entre-deux-guerres), 2014, p. 273-302 : <https://journals.openedition.org/ebisu/1495> (dernière consultation en octobre 2019).

86. *H&T*, t. V, p. 172.

87. Siary Gérard, « Le discours ethnographique sur le Japon en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle », *L'Ethnographie*, LXXXVI-2, 1990, p. 69-83.

88. *NGU*, t. VII, p. 771.

89. *NGU*, t. VII, p. 773.

noble et plus dramatique [qu'en Chine] : les résultats politiques et sociaux en furent peut-être, pendant le dix-neuvième siècle, la plus grande merveille de l'histoire, car il ne s'agit de rien moins que de l'arrachement d'une nation au cycle fermé de la civilisation orientale et de son entrée presque soudaine dans le monde européanisé. Évidemment pareille transformation ne peut s'expliquer que par une pression intérieure d'une puissance extraordinaire⁹⁰ ».

Anticipant toutes les théories historiques actuelles qui considèrent la période des Tokugawa (1600-1867) comme étant une phase de proto-modernisation, ce que bien peu avaient perçu de son temps, il conclut : « En cette période de son histoire où le Japon, plus heureux que l'Inde et que les empires du Nouveau Monde, réussissait, grâce à son isolement et sa nature insulaire, à régler prudemment ses relations avec les Occidentaux, il accomplissait aussi une importante révolution intérieure⁹¹ ». « Révolution intérieure » : l'expression est forte, mais pertinente. On notera au passage la comparaison avec les pays d'Indes orientales et d'Indes occidentales qui, avec la colonisation, eurent moins de chance que le Japon...

Les changements des Japonais sous Meiji ne sont donc pas superficiels, ils ne sauraient être « attribués à un accès collectif de vanité, à une fièvre épidémique de la mode », ils sont « intimes⁹² ». Reclus en donne un exemple emblématique : la coutume du *harakiri* 腹切り (transcription abusive du terme correct de *seppuku* 切腹, également donné par Reclus), qui l'a tant frappé dans la *Nouvelle Géographie universelle* en ce qu'elle « témoigne de la force de volonté qu'ils savent mettre à la revendication de leur dignité personnelle⁹³ », est abandonnée ; les nobles japonais, dont c'était « le farouche orgueil », ont même eu « le bon esprit de ne pas [la] remplacer par le duel à la française⁹⁴ ».

90. *H&T*, t. V, p. 171.

91. *Ibid.*, p. 531-532. Reclus évoque à nouveau cette idée de « révolution intérieure » dans le t. V, p. 172.

92. *H&T*, t. V, p. 527.

93. *NGU*, t. VII, p. 772.

94. *H&T*, t. V, p. 528.



Fig. 8

« Types et costumes, citadins de Tokio, dessin de A. Sirouy, d'après des photographies », in Reclus Élisée, *L'Asie orientale*, 1882, p. 793.

Reclus modifie d'autant moins son opinion sur le Japon que les événements lui donnent largement raison. « Ce qui empêche de douter que les transformations politiques et sociales du Japon sont bien réellement des changements définitifs, ne permettant plus de retour en arrière, c'est qu'elles

ont passé, pour ainsi dire, par l'épreuve du feu⁹⁵ ». Reclus fait ici allusion au mouvement d'opposition d'une partie des pionniers de Meiji comme la guerre de Seinan (*Seinan sensō* 西南戦争, 1877), considérée comme un « conflit violent » entre « les patriotes conservateurs et les jeunes, épris de nouveauté⁹⁶ ». Élisée Reclus le remarque très tôt, dans la *NGU*, où il souligne déjà qu'« il était alors impossible de revenir sur les faits accomplis, le Japon était définitivement ouvert et la révolution commencée devait suivre son cours⁹⁷ ».

6. La profusion géographique du Japon

L'approche synthétique recoupe l'analyse que Reclus fait du milieu physique japonais, dont il loue la richesse et la variété : « L'abondance des pluies, la modération relative des hivers et la chaleur humide des étés donnent à la flore du Japon une richesse et une vigueur extraordinaires⁹⁸ », à l'instar de ces « splendides cryptomérias, la gloire du pays⁹⁹ ». Il ne tarit pas d'éloges à propos de la biogéographie du pays : « Il n'est pas de jardin plus fleuri que ce jardin naturel des campagnes japonaises », tandis que « dans la forêt, la variété des espèces est plus grande que dans tous les autres pays du monde¹⁰⁰ ».

Reclus souligne que « baignant dans les eaux de la mer et dans une atmosphère pleine de vapeurs océaniques, le Japon n'a point un climat extrême comme celui des côtes continentales dont le sépare la mer de Corée¹⁰¹ ». Cette généralisation un peu excessive doit être comprise en comparaison des pays voisins. Elle est en outre contrebalancée par les nuances régionales de l'archipel qui sont ensuite évoquées, à l'instar de Bousquet qui souligne que « le Japon réunit plusieurs climats très différents et plusieurs zones de

95. *Ibid.*

96. *Ibid.*, p. 172.

97. *NGU*, t. VII, p. 816.

98. *NGU*, t. VII, p. 739 ; « Richesse naturelle de la végétation » également p. 703.

99. *Ibid.*, p. 742.

100. *Ibid.*, p. 741.

101. *Ibid.*, p. 754. Le refroidissement de certaines parties soumises aux influences continentales, p. 756.

végétation. On cueille des oranges, des bananes, des ananas à Ohosima dans les Liukiu, tandis que dans les Kouriles on trouve les fourrures et les bois de Norvège¹⁰² ».

Élisée Reclus est davantage fasciné par la beauté des volcans, à propos desquels il publiera d'ailleurs l'un de ses derniers écrits, que par la dangerosité de leurs éruptions. Il n'évoque que rapidement les séismes ou les typhons, et (problème d'information?) il ne dit mot des tsunamis. Il se trompe quelque peu en suivant les descriptions du géologue John Milne pour soutenir que « la plupart des sommets ont des contours arrondis et les pentes de facile accès. Les montagnes japonaises n'ont point de ces escarpements formidables que l'on s'attend à voir dans les régions alpines¹⁰³ ».

Metchnikoff, le principal informateur de Reclus, n'a probablement pas visité l'intérieur montagneux de Honshū 本州, notamment la région de Nagano 長野 dont un massif prend le surnom d'« Alpes japonaises » (*Nihon Arupusu* 日本アルプス), appellation qui date de 1860 et qui ne se diffuse véritablement qu'au début du xx^e siècle¹⁰⁴. Reclus signale que Johannes Justus Rein appelle ce massif japonais la « chaîne Neigeuse » (1880), expression tombée en désuétude¹⁰⁵. Et, contrairement à la quasi-totalité des voyageurs occidentaux de l'époque, il ne se trompe pas dans l'appellation du sommet de l'archipel : non pas le « Fuji-yama », erreur qui a la vie dure, mais bien, comme il l'écrit dans la graphie de l'époque, le « Fouzi san » (Fuji-san 富士山), ou mont Fuji¹⁰⁶.

L'adaptation au milieu, le caractère minutieux de l'agriculture (des « excellents jardiniers », un pays « cultivé jusque dans les gorges des montagnes ») et de l'artisanat japonais sont des gages pour un développement industriel. Même les matières premières existent, avec l'eau, le bois, certains minerais comme les « gisements considérables de fer, d'or [...], l'extrême richesse en couches de houille¹⁰⁷ ».

102. Bousquet, *op. cit.*, p. 10.

103. *NGU*, t. VII, p. 703.

104. Wigen Kären, « Discovering the Japanese Alps: Meiji Mountaineering and the Quest for Geographical Enlightenment », *Journal of Japanese Studies*, 31-1, 2005, p. 1-26.

105. *NGU*, t. VII, p. 717.

106. *NGU*, t. VII, p. 708-712.

107. *Ibid.*, p. 828.

Reclus n'oublie pas de les placer dans le contexte évolutif des économies : « L'industrie minière du Japon est relativement moins importante qu'elle ne l'était autrefois¹⁰⁸ », c'est-à-dire par rapport à l'époque où le Japon, l'eldorado du Cipango, exportait ses métaux précieux (xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles). Certes, ces matières premières ne suffiront plus au zénith de la Haute croissance et de la pétrochimie, mais elles auront servi au décollage proto-industriel et manufacturier du pays.

Cette analyse géographique de Reclus se place en droite ligne de ses prédécesseurs européens qui louent la munificence et la beauté du milieu japonais. Ainsi le Portugais Jorge Alvares salue la profusion des arbres, des fruits et des cultures (1546). Son compatriote João Rodrigues signale l'abondance des montagnes rudes mais aussi la belle culture des plaines et la salubrité du climat (1620). L'Anglais Arthur Hatch, qui remarque l'excès des aléas naturels, vante l'étendue du pays, l'aménagement de son territoire et le caractère tempéré de son climat (1620).

Plus tard, le visiteur bavarois Engelbert Kaempfer (1651-1716) tient des propos identiques (1727)¹⁰⁹. Quant au visiteur suédois Carl-Peter Thunberg (1743-1828), il décrit le Japon comme un « pays d'abondance » : « Malgré sa prodigieuse population, ce royaume jouit de la plus grande abondance ; la disette s'y fait rarement sentir. [...] Il n'y a peut-être pas de pays au monde plus abondant en comestibles que les îles du Japon : le sol même et les mers voisines en procurent de toutes les espèces, que l'art sait encore multiplier¹¹⁰ » (1780).

Bousquet lui-même le signale : « Le Japon est favorisé sous le rapport des productions de toute sorte. [...] La flore est très riche [...] les conifères y abondent ». Le voyageur est frappé par « la fertilité presque générale du sol qui produit sans amendements ni assolements, par le simple labour, d'abondantes récoltes¹¹¹ ». Bousquet s'emporte néanmoins en signalant « des sources abondantes de pétrole » et affirme curieusement que « la faune

108. *Ibid.*

109. Bodart-Bailey Beatrice M., *Kaempfer's Japan, Tokugawa Culture Observed*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, 546 p.

110. Gaudon Claude prés., *Le Japon du XVIII^e siècle vu par un botaniste suédois Ch.-P. Thunberg*, Paris, Calmann-Lévy, 1966, 306 p., p. 252-253.

111. Bousquet, *op. cit.*, p. 7.

au contraire est extrêmement pauvre¹¹² ». Une dizaine d'années plus tard, Étienne de Villaret est beaucoup plus précis à ce sujet, même par rapport à Reclus¹¹³.



Fig. 9
« Odovara. Vue prise du Tokai do. Dessin de Vuillier, d'après une photographie. »,
in Élisée Reclus, *L'Asie orientale*, 1882, p. 801.

Bref, au cours de l'époque moderne, les observateurs européens sont unanimes pour souligner les bienfaits du milieu naturel japonais. Les Japonais, dont ils s'inspirent, ont le même point de vue. Ils le perdront cependant au cours du xx^e siècle, entraînant avec eux les observateurs étrangers. C'est notamment le cas après la défaite de 1945, quand il faut expliquer et légitimer idéologiquement l'idée d'un prétendu « miracle japonais » pour mieux cacher ses vraies recettes (réintégration de la technobureaucratie

112. *Ibid.*, p. 8 et 9.

113. Villaret, *op. cit.*, p. 15-20, « Richesses minérales ».

militaro-fasciste, recyclage d'un capitalisme d'État, soutien anticommuniste des États-Unis, répression ouvrière...¹¹⁴).

Outre le caractère parfois hétéroclite des descriptions dans la *Nouvelle Géographie universelle*, au demeurant conforme au processus narratif de l'époque, l'une des lacunes de Reclus réside, paradoxalement vu ses idées, mais probablement faute d'informations, dans le manque de description des conditions laborieuses du peuple japonais en voie de prolétarianisation. En revanche, il n'oublie pas d'évoquer « l'émancipation des serfs au Japon », qu'il considère comme un événement majeur¹¹⁵.

7. La dénonciation d'un Japon belliciste

Sur le plan géopolitique, Élisée Reclus s'inquiète d'une possible montée en puissance du militarisme japonais. Dès la *Nouvelle Géographie universelle*, il termine son propos en évoquant les capacités militaires déjà suffisantes du Japon pour « braver la Chine, la Corée, et résister même à la Russie ; mais il est à craindre aussi que le Japon, fier de son armée solide, ne se laisse entraîner à une politique d'agression sur ses voisins moins faibles¹¹⁶ ».

Bien qu'il relativise l'idée de mimétisme général dans la transformation meijiennne, il regrette en effet l'un de ses aspects spécifiques : le « chauvinisme » et un « nationalisme arrogant » qu'il place du côté non pas du peuple, mais de la classe dirigeante. Car « l'ensemble de la nation qui se trouve en rapport avec les Européens se laisse aller volontiers à un nationalisme arrogant, à la conscience exagérée de sa valeur relativement aux autres peuples, même à ce laid chauvinisme qui cherche la gloire de son pays dans la honte des autres et qui fait sa joie du désastre des rivaux¹¹⁷ ».

Or ce chauvinisme et ce nationalisme portent en eux, au Japon comme ailleurs, deux conséquences : la guerre et l'expansion. Et Reclus attribue le caractère moderne de ces deux conséquences à leur origine même : la

114. Pelletier Philippe, *La Fascination du Japon*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2018, 306 p., 3^e édition revue et augmentée (1^e édition 2012).

115. *H&T*, t. V, p. 526-527.

116. *NGU*, t. VII, p. 855.

117. *H&T*, t. V, p. 172.

civilisation européenne, dont il voit aussi les revers et pas seulement les avantages, ce qui ajoute un élément permettant de récuser son adhésion supposément et platement eurocentrique.

Concernant la guerre, « le Japon nous a même emprunté ce qu'il y a de mauvais dans nos progrès : la science de la guerre¹¹⁸ ». Ou encore, « il est un art d'origine européenne, l'art monstrueux de la guerre, dans lequel les Japonais se sont montrés de très brillants élèves », « déjà passés maîtres dans la science de grandes exterminations quand on les croyait encore dans la période de l'apprentissage¹¹⁹ ».

Concernant l'expansion, Reclus poursuit son raisonnement. « Là où le régime européen ne s'introduit pas directement, par voie de conquête, il se glisse indirectement, par voie d'initiation, et c'est ainsi que, transformant tout son organisme intérieur, le Japon est devenu pour ainsi dire un fragment de l'Europe, transporté en plein océan Pacifique, par delà le continent d'Asie. C'est comme puissance européenne, par des moyens empruntés à l'Europe et même avec une maîtrise des plus savantes que le Japon fut récemment le vainqueur rapide et décisif de la Chine¹²⁰. »

Alors que des historiens américains contemporains s'interrogent pour savoir si le militarisme japonais de la première moitié du xx^e siècle est déjà programmé dans le système meïjien¹²¹, une telle prévision, faite en 1882, laisse songeur... Soulignons aussi qu'il ne s'agit pas chez Reclus d'une évocation du « péril jaune » anti-occidental, dont s'empareront les essayistes européens dès le début du xx^e siècle à la suite de Guillaume II, et qu'agite déjà un Georges Bousquet en 1877, mais bien de l'expansion du Japon aux dépens de ses voisins, les peuples asiatiques.

Évoquant, lors de sa conférence auprès de la société de géographie d'Anvers, la situation à la fin de la guerre sino-japonaise, Reclus pointe, outre le rôle de l'Allemagne mais surtout de l'Angleterre et de la Russie, le fait qu'on voit les Japonais « à l'œuvre dans la Corée » où « ils opèrent une transformation complète » en bordure de la Mandchourie¹²². Il envisage les choses telles

118. Reclus, « L'Extrême Orient », *op. cit.*, p. 145.

119. *H&T*, t. V, p. 172.

120. *H&T*, t. V, p. 276-278.

121. Wray Harry & Conroy Hilary (dir.), *Japan Examined, Perspective on Modern Japanese History*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1983, 414 p.

122. Reclus, *op. cit.*, p. 152.

qu'elles vont se dérouler : « Si la Russie et le Japon sont d'accord, l'extermination de la Chine politique est chose conclue ; il n'y a pas de rémission possible¹²³ ». Les mots sont durs, l'histoire ne le sera pas moins.

D'ailleurs, dans cette préfiguration possible du rôle japonais, Élisée Reclus n'oublie pas de contextualiser celui-ci, et de le mettre en rapport avec l'ensemble des dangers. Car, à la fin du chapitre sur « L'avenir de l'Indo-Chine » dans *L'Homme et la Terre*, il formule plusieurs hypothèses quant à l'avenir de cette région du Sud-Est asiatique, cet « ensemble colonial, d'une valeur infinie, [qui] hypnotise déjà quatre prétendants au moins¹²⁴ ».

Il énumère alors, outre la France déjà en place, l'Allemagne (« devenue héritière directe de la Hollande »), la Grande-Bretagne, la « République américaine » qui pourrait « s'adjuger encore d'autres terres sous un prétexte quelconque de "destinée manifeste" ». Et il s'interroge : « Peut-être le Japon, le plus jeune parmi les États militaires et conquérants, se fera-t-il le champion des races de l'Asie contre les envahisseurs européens et proclamera-t-il que désormais la Malaisie doit appartenir aux Malais ? Nulle part dans le monde l'équilibre des puissances n'est plus incertain¹²⁵ ».

Alors que le programme asiatiste n'est pas encore formulé au Japon, Reclus expose donc le projet impérialiste nippon tel qu'il se déroulera quelques décennies plus tard, avec ses vraies-fausses bonnes intentions. Les événements donnent raison à Reclus. Constatant un « très grand ascendant d'assimilation » des peuples voisins par les Japonais, il déplore aussi qu'« il est malheureusement facile [...] de changer des laboureurs en militaires. [...] C'est là un danger imminent en cas de nouveaux conflits¹²⁶ ».

Il craint « là-bas, du côté de l'Extrême Orient, la guerre sourde ou déchaînée entre Japonais et Russes », au détriment des Chinois, même s'il estime, avec un certain optimisme qui, à terme, n'est pas erroné, que l'emporteront « les progrès étonnants qui s'accomplissent en ces régions du monde dans le sens de la répartition de la culture et de l'idéal humain¹²⁷ ».

123. *Ibid.*, p. 153.

124. *H&T*, t. VI, p. 77.

125. *Ibid.*

126. *H&T*, t. V, p. 525.

127. *H&T*, t. VI, p. 519.

présence et la puissance de la Russie : « Une nouvelle nation a paru dans l'extrême Orient et sa force colossale interdit aux Japonais l'idée de toute compétition d'influence¹²⁹ ». Entre la menace annonciatrice du péril jaune chez Bousquet et la Suisse extrême-orientale de Villaret, l'écart est grand !

Pierre Leroy-Beaulieu confirme le rapprochement entre l'Angleterre et le Japon, en le jugeant plus solide que le rapprochement entre la Russie et le Japon, qui trouve des appuis dans les deux pays. Mais il se montre beaucoup trop irénique en estimant que les Japonais sont « les amis très dévoués de l'empire du Milieu », parce qu'ils ne veulent pas le voir tomber aux mains de la Russie, qu'ils ne peuvent avoir de colonies puisque « le Japon est venu trop tard dans un monde trop vieux » et qu'il « ne se soucie point de toucher » à la Chine, ne cherchant qu'à « la consolider tout en y augmentant son influence¹³⁰ ». Sa conclusion est donc optimiste : « Quoi qu'il en soit de ces lointaines perspectives, cette lutte, le Japon ne semble pas vouloir la rechercher, pourvu que d'autres ne menacent pas le maintien du *statu quo*¹³¹ ».

Georges Weulersse se trompe dans son pronostic¹³². Certes, il souligne que « la rivalité entre la Russie et le Japon dans la Chine du Nord est une de ces rivalités séculaires », mais il en déduit abusivement que « l'immensité même du domaine disputé tend de nos jours à [les] rendre pacifiques. Une guerre du Japon avec la Russie est toujours possible, mais une entente russo-japonaise est tout aussi naturelle. Le Japon et la Russie sont d'accord pour ne pas vouloir d'un partage de la Chine¹³³ ».

Quelques mois après ce propos, la guerre éclate entre la Russie et le Japon. Élisée Reclus déplore que Japonais et Russes, peuples orientaux et occidentaux, « envisagent la lutte comme une collision de races », façon de voir dont l'Europe est responsable en ayant agité le « péril jaune¹³⁴ ». *A contrario*, les peuples asiatiques regardent le Japon comme un libérateur. « Il

129. Layrle, *op. cit.*, p. 352.

130. Leroy-Beaulieu Pierre, *La Rénovation de l'Asie : Sibérie, Chine, Japon*, Paris, A. Colin, 1900, XII, 482 p., p. 301-303.

131. *Ibid.*, p. 303.

132. Weulersse Georges, *Le Japon d'aujourd'hui, études sociales*, Paris, A. Colin, 1904, 364 p., p. 273.

133. *Ibid.*, p. 357.

134. Reclus, « À propos de la guerre d'Extrême Orient » *op. cit.*

y a eu “péril blanc” pour les peuples d’Asie ; il y aura donc “péril jaune” pour les peuples d’Europe. Le danger grandit forcément en proportion même des injustices, des cruautés, des vexations de toute espèce dont l’oppression blanche s’est rendue coupable. Tous les crimes de races qui se disent elles-mêmes “supérieures” auront fatalement leur lendemain de vengeance¹³⁵ ».

L’étonnant traité de Portsmouth (1905) qui conclut la guerre russo-japonaise se montre bénin pour le vaincu russe et minimaliste pour le vainqueur japonais, révélant en cela l’envie pour les deux régimes de ne pas couper les ponts et de s’entendre sur le dos de la Chine. Simultanément, les frustrations engendrées au sein du peuple japonais entraînent un essor du pacifisme qui profite au socialisme, tandis que la critique de l’impérialisme occidental alimente un internationalisme socialiste ou anarchiste, mais aussi un asiatisme de plus en plus droitisant.

Félix Martin partage partiellement le point de vue reclusien. Car, selon lui, « la situation conquise par le Japon dans l’Extrême Orient ne permet plus aux nations occidentales de considérer cet empire comme une quantité négligeable¹³⁶ ». Mais il adopte le mot d’ordre du « péril jaune », car le Japon dispose d’importants « moyens de combat, entre les mains d’une nation dont nous connaissons les instincts ambitieux et guerriers » et qui « constitueront un danger pour la paix en Extrême Orient. À ce point de vue, le “péril jaune” n’est pas un vain mot¹³⁷ ! ». Et l’Europe risque de « se repentir » d’avoir fourni les moyens en question...

Alors que Reclus se méfie de la guerre tout en pariant sur un ressaisissement de civilisation, Martin considère les choses d’un point de vue stratégique pour les puissances occidentales : la première de celle qui saura s’allier avec le Japon tirera son épingle du jeu, puisque « l’élargissement de leur champ d’action lui confère une situation géographique incomparable [qui] unit l’Orient à l’Occident du Monde » : « Son concours serait pour les belligérants d’un prix inestimable¹³⁸ ». Georges Weulersse reste dans la même optique lorsqu’il conclut son ouvrage en exposant la nécessité pour la

135. *Ibid.*, p. 307.

136. Martin, *op. cit.*, p. III.

137. *Ibid.*, p. 265.

138. *Ibid.*

France de tenir compte du Japon pour la défense de « notre grande colonie, l'Indo-Chine¹³⁹ ».

8. Trois tensions polaires d'une géographie universelle

Élisée Reclus n'aborde pas directement la question de l'empereur japonais. Certes, cette discrétion est conforme à son approche qui s'écarte de l'histoire des grands hommes, et, dans le cas japonais, à sa volonté de considérer une transformation d'ensemble. Mais la combinaison japonaise d'un régime autocratique avec des tentatives démocratiques n'attire pas son attention. Peut-être ne la juge-t-il pas originale compte tenu d'un équivalent dans l'Angleterre monarchique ou dans l'Allemagne bismarckienne qui tolère même des socio-démocrates au sein de son parlement. Peut-être est-ce le trope de l'anarchiste qui considère que la forme extérieure de l'État est moins fondamentale que son existence même. Cette considération n'est pas incompatible avec une approche géohistorique déployant les événements dans le temps long et l'espace profond.

Dans les deux pages qu'il consacre au « mikado », il donne l'impression que celui-ci n'est qu'un vague agent qui accompagne plus qu'il ne dirige le mouvement révolutionnaire voulu par une partie de la noblesse¹⁴⁰. Peut-être cela reflète-t-il le résultat des discussions qu'il a eues avec Léon Metchnikoff, qui aurait vu dans Meiji l'aboutissement d'un véritable processus révolutionnaire – c'est-à-dire sociétal, radical – que l'on n'attendait plus en Europe¹⁴¹.

Dans son premier témoignage publié sur le Japon, en russe et en 1876, un texte où il parle de « révolution radicale » qui « ne laisse pas intouché le moindre aspect de la vie politique et sociale », Metchnikoff présente également *Le Serment en cinq points* (*Gokajō no goseimon* 五箇條の御誓文) prononcé par l'empereur Meiji le 6 avril 1868¹⁴². Ce serment est considéré, parfois de façon surinterprétée, comme la charte conductrice du nouveau régime, le premier point déclarant qu'« une assemblée sera largement convoquée,

139. Weulersse, *op. cit.*, p. 358-359.

140. *NGU*, t. VII, p. 847-848.

141. Konishi, *op. cit.*

142. Metchnikoff (1876), *op. cit.* Villaret, *op. cit.*, p. 134-135, le reproduira plus tard.

et toutes les mesures seront décidées après une discussion ouverte¹⁴³ ». La nature de cette « assemblée » (*kaigi* 会議) est largement discutée par les historiens, d'autant que le *Serment* est repris *verbatim* par l'empereur Hirohito 裕仁天皇 le 1^{er} janvier 1946, au moment où il renonce à sa nature divine.

Ce premier point est souvent considéré comme un préliminaire démocratique. L'évolution ultérieure du régime japonais montre ce qu'il en a été réellement, mais l'élément qui nous intéresse ici est l'allusion qu'en fait Reclus dans le volume de la *NGU*, dans le seul passage de deux pages où il évoque la nature du gouvernement japonais. Rendant « lui-même hommage à une autre puissance, celle de l'opinion publique », l'empereur « jurait solennellement, en présence de ses conseillers, qu'une assemblée délibérative serait largement convoquée pour discuter des lois organiques [...]. Ces promesses de joyeux avènements, jurées “par les mânes des ancêtres”, n'ont pas été mieux tenues que tant d'autres serments de princes, et le Japon attend encore et réclame en vain la convocation de son assemblée constituante¹⁴⁴ ». Celle-ci surviendra en 1889, suivie quelques mois plus tard par des élections parlementaires au suffrage censitaire extrêmement serré.

Reclus fait clairement allusion au *Gokajō no goseimon*. Il est très probable qu'il ait entendu parler du serment impérial par Metchnikoff, l'un des premiers à l'évoquer en détail en Europe, bien que son ami ne soit pas cité dans ce passage alors qu'il l'est dans maints endroits de la *NGU*. Reclus ne creuse pas la question impériale ou démocratique au Japon : pour lui, l'affaire ne mérite pas un plus ample traitement.

Élargissant la problématique jusqu'à l'ensemble de l'Extrême-Orient, il pousse un autre raisonnement. Selon lui, « les enseignements de l'histoire nous disent les dangers de l'Orient. [...] Un poison cent fois séculaire, celui d'une servitude traditionnelle, atavique, s'infiltré facilement dans les veines de l'Européen : la conception orientale relative à la nécessité d'un

143. D'après la traduction anglaise donnée par *Kōdansha Encyclopedia of Japan*. Le *Dictionnaire historique du Japon* donne la traduction suivante : « On établira largement des assemblées délibératives et toutes les affaires de l'État seront décidées par voie de discussion publique ». L'absence possible de pluriel dans la langue japonaise autorise de parler d'une ou de plusieurs assemblées. Villaret, *op. cit.*, p. 134, donne une traduction encore différente : « Provoquer sur les affaires publiques une délibération générale et décider suivant l'opinion du pays ».

144. *NGU*, t. VII, p. 847.

gouvernement fort s'en trouve consolidée d'autant, et l'on sait s'il manque en Occident d'âmes basses, heureuses de se renier et d'obéir. Sous l'influence du venin, la divinité du "tsar blanc" paraît d'autant plus évidente aux yeux de ses sujets d'Europe¹⁴⁵ ».

Ce passage est étonnant, discutable dans certains de ses détails mais largement visionnaire. Il ne s'agit pas là d'une reprise du despotisme oriental à la Montesquieu, avec son souverain bienveillant, ou à la Marx, avec sa société immobile, mais déjà d'autre chose. Car la civilisation européenne inocule ses bienfaits et ses poisons, comme l'opium suscitant les guerres en Chine, mais la civilisation asiatique le lui rend bien. Son venin à elle, c'est le « gouvernement fort », lequel transparait déjà dans le tsarisme russe dont l'autoritarisme est imité par d'autres régimes européens. En passant à un stade suprahistorique, qui court le risque d'être taxé d'essentialisme, Reclus trace ici les linéaments d'une théorie géopolitique qui sera élaborée par Karl Wittfogel (1896-1988), penseur marxiste à l'origine, sous le nom de « despotisme hydraulique » et dont on peut trouver les prémices dans la *Civilisation et les grands fleuves historiques* (1889) de Metchnikoff.

La question de la civilisation au singulier et des civilisations au pluriel revient régulièrement chez Élisée Reclus. Compte tenu du caractère colossal que représentent ses dix-neuf volumes de la *Nouvelle Géographie universelle* et les six tomes de *L'Homme et la Terre*, il est délicat d'en tirer une synthèse géographique exhaustive, une fois dégagées les informations nécessairement obsolètes. On peut reprendre, à partir du cas japonais, la grille de lecture de Gérard Siary qui distingue « trois tensions polaires » dans l'approche reclusienne des civilisations, ce qui permettra de la débarrasser de ses scories injustement accusatrices.

La première tension articule « clôture et ouverture ». L'enfermement qui freine les échanges condamne à terme toute civilisation. En revanche, l'absence de barrières, qu'elles soient naturelles ou artificielles, facilite « la circulation, l'échange et la compénétration entre les mondes¹⁴⁶ ». Les flux

145. *H&T*, t. V, p. 485.

146. Siary Gérard, « L'Ouvert et le Reclus : le Japon d'Élisée Reclus, de l'Asie orientale à l'Algérie », in Jean-Paul Bord et al. (dir.), *Élisée Reclus. Paul Vidal de la Blache : le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*, Paris, L'Harmattan, 2009, 318 p., p. 187-209, p. 197.

migratoires participent de la même logique. Circulation et établissement, c'est la même dynamique de flux, l'ouverture, la liberté. Cela pose la question de la colonisation, mais on sait, à propos de l'Algérie en particulier, qu'il est facile de déformer le point de vue reclusien¹⁴⁷.

À propos de Hokkaidō 北海道, Reclus évoque les « étrangers et indigènes [qui] collaborent activement à l'exploration de la contrée¹⁴⁸ ». Plus loin, il mentionne l'existence du « kaitakousi 開拓使 ou "bureau de colonisation" » tenu par l'État japonais qui distribue des terres à des « soldats immigrés avec leurs familles¹⁴⁹ ». Les conseillers occidentaux de cette colonisation sont évoqués, mais simplement dans leur rôle d'experts techniques (agronomie, mines), ce qu'ils étaient, et certainement pas de colons occidentaux. Mais les Aïnous (Ainu アイヌ), comme Reclus le signale, « sont refoulés dans la direction du nord, [...] honnêtes, bienveillants, actifs, très courageux individuellement [...], ils [n'ont] malheureusement ni la force morale, ni les ressources matérielles qui leur seraient nécessaires dans le combat de la vie contre les envahisseurs ». Pour Reclus, « c'est la civilisation qui les menace dans leur existence de tribus¹⁵⁰ ».

Autrement dit, les Japonais sont implicitement considérés comme des « envahisseurs » et explicitement comme des « colons¹⁵¹ », tandis que la « civilisation » montre ses autres facettes. D'ailleurs, les Aïnous, « sans être directement maltraités par les envahisseurs du pays, sont toujours trompés par eux », et, malgré une protection officielle par « le gouvernement », « ils n'en sont pas moins démoralisés par la misère, l'ivrognerie et les maux qui en sont la conséquence », et « leurs dettes [...] en font de véritables esclaves¹⁵² ».

147. Pelletier Philippe, *Albert Camus, Élisée Reclus et l'Algérie, les « indigènes de l'univers »*, Paris, Le Cavalier bleu, 2015, 162 p.

148. *NGU*, t. VII, p. 692.

149. *Ibid.*, p. 784.

150. *NGU*, t. VII, p. 756 et p. 757.

151. *NGU*, t. VII, p. 755.

152. *NGU*, t. VII, p. 757. Il n'y a pas un mot sur cet aspect chez Rein.



Fig. 11
« Types et costumes, femme et hommes aïnou, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie », in Reclus Élisée, *L'Asie orientale*, 1882, p. 751.

La deuxième tension articule « unité et diversité ». Comme le remarque à juste titre Gérard Siary, « la première prime sur la seconde¹⁵³ ». Cette approche correspond au fondement de la philosophie anarchiste qui recoupe chez Reclus, comme chez Metchnikoff ou Kropotkine, son analyse géographique. Exprimé dans un langage moderne, le monde fait système, ses éléments sont interdépendants, les interrelations sont multiples.

Quant à la troisième tension qui articule « Occident et Orient », Reclus fait valoir, à plusieurs reprises, la situation insulaire du Japon entre le continent asiatique et, plus loin, le continent américain qui le place à la jonction de l'Occident et de l'Orient. « C'est que l'énorme épaisseur continentale est beaucoup plus difficile à pénétrer que l'archipel japonais, accessible de toutes parts¹⁵⁴ ». À cette situation géographique, il ajoute une situation historique, pour laquelle il constate « un parallélisme historique des plus

153. Siary, *op. cit.*, p. 197.

154. *H&T*, t. V, p. 174.

remarquables¹⁵⁵ ». En effet se déroule simultanément, en trois endroits distincts, la libération des serfs ou des esclaves : en Russie, au Japon et aux États-Unis.

Ce « phénomène d'une contemporanéité presque rigoureuse dans la même révolution sociale [...] témoigne bien d'une impulsion générale entraînant le monde entier dans une même direction ». Autrement dit, Élisée Reclus, qui avec Élie Reclus, Léon Metchnikoff ou Pierre Kropotkine, affirme l'unité du genre humain contre les discours racistes, idéologiques ou à prétentions scientifiques, qui plaide pour elle en vertu de son aspiration anarchiste, constate aussi que la marche du monde va bien dans cette « même direction ».

9. Progrès et regrets, là comme ailleurs

Élisée Reclus voit les tensions possibles sur un autre plan, celui de la dynamique socio-spatiale du capitalisme : « D'ailleurs la lutte entre le travail des Jaunes et celui des Blancs, ce conflit qui menace de mettre aux prises les deux moitiés du monde, a déjà commencé ». Reclus mentionne alors, dès les années 1880, les « contrées nouvelles où se rencontrent des émigrants d'Europe et d'Asie » (Australie, Californie, etc.¹⁵⁶).

155. *Ibid.*, p. 526.

156. *NGU*, t. VII, p. 16.

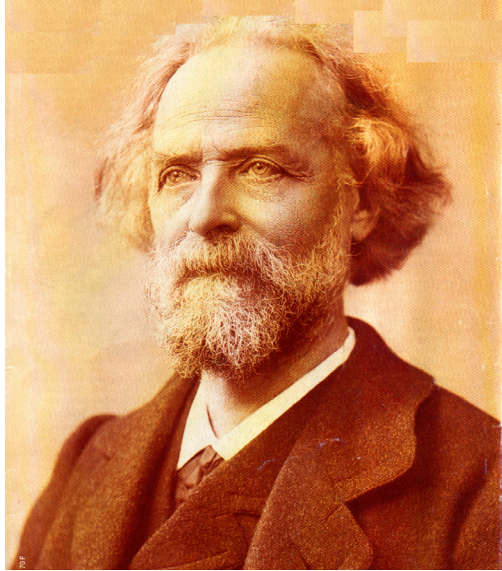


Fig. 12
Élisée Reclus,
par Nadar, c. 1885.

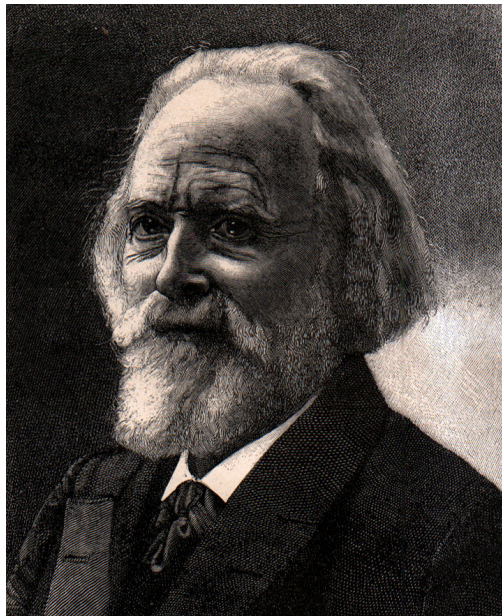


Fig. 13
Élisée Reclus,
par Nadar, 1903.

« De grands désastres sont à prévoir. Il s'agit d'une lutte où près d'un milliard d'hommes sont directement engagés. Par le nombre des combattants, le monde civilisé de l'Europe et de l'Amérique et celui de l'Asie orientale sont à peu près égaux : de part et d'autre, des centaines de millions d'individus se dressent en face les uns des autres, poussés par des intérêts opposés et bien éloignés de comprendre encore les avantages supérieurs de la solidarité commune. [...] Le contact des deux civilisations aura-t-il pour résultat d'élever les uns pour abaisser les autres ? Sera-t-il progrès à l'Orient et recul à l'Occident¹⁵⁷ ? ».

Or la concurrence capitaliste s'exacerbe : « La lutte de la concurrence vitale » qui entraîne les « industries de tous les pays » aboutit à une volonté de « produire à bon marché en achetant au plus bas prix la matière première et les bras qui la transformeront¹⁵⁸ ». « En chaque pays, le capital cherche à maîtriser les travailleurs ; de même, sur le plus grand marché du monde, le capital, accru démesurément, insoucieux de toutes les anciennes frontières, tente de faire œuvrer à son profit la masse des producteurs et à s'assurer tous les consommateurs du globe, sauvages et barbares aussi bien que civilisés¹⁵⁹. »

Deux phénomènes s'amplifient donc, pivotant notamment autour de l'Extrême-Orient : la marchandisation du travail humain, autrement dit le salariat, et la mondialisation de la production industrielle, selon une analyse qui ne perd rien de son actualité. D'une part, la jonction physique entre l'Europe et l'Extrême-Orient élargit la base de l'économie capitaliste. « La période historique dans laquelle vient d'entrer l'humanité, par la jonction définitive de l'Asie orientale au monde européen, est grosse d'événements. De même que la surface de l'eau, par l'effet de la pesanteur, cherche à se niveler, de même les conditions tendent à s'égaliser sur les marchés du travail. Considéré comme simple possesseur de ses bras, l'homme est lui-même une marchandise, ni plus ni moins que les produits de son labeur. Les industries de tous les pays, entraînées de plus en plus dans la lutte de la concurrence vitale, veulent produire à bon marché en achetant au plus bas prix la matière première et les "bras" qui la transforment. Mais où les

157. *NGU*, t. VII, p. 16-17.

158. *H&T*, t. VI, p. 12.

159. *H&T*, t. V, p. 287.

puissantes manufactures, comme celles de la Nouvelle-Angleterre, trouveraient-elles des travailleurs à la fois plus habiles et plus sobres, c'est-à-dire moins coûteux, que ceux de l'Extrême Orient¹⁶⁰ ? »

L'élargissement de la base capitaliste s'accompagne donc, d'autre part, d'une migration du travail. « Les ouvriers européens, travaillant à des salaires plus élevés, ont-ils à craindre que le travail ne se transporte là où il est plus facile de faire travailler, où la main d'œuvre est beaucoup moins chère ? Est-il à craindre que l'industrie n'émigre, profitant des mines que renferment les entrailles de la Chine ? Il est certain qu'il y a là un grand péril ; il est certain que les spéculateurs, les faiseurs d'affaires, obligés de rechercher les conditions de moindre dépense pour le travail, trouveront là le milieu le plus avantageux¹⁶¹. »

Par conséquent, selon Reclus, « il n'est pas nécessaire que les émigrants chinois trouvent place dans les manufactures d'Europe et d'Amérique pour qu'ils fassent baisser les rémunérations des ouvriers blancs : il suffit que des industries similaires à celles du monde européen, celles des lainages et des cotons par exemple, se fendent dans tout l'Extrême Orient, et que les produits chinois ou japonais se vendent en Europe même à meilleur marché que les productions locales¹⁶² ». Autrement dit, dans un article intitulé ironiquement « Hégémonie de l'Europe », « des usines s'élèvent dans l'Inde, aux Antilles, au Mexique, au Brésil, à côté des lieux de production, et les jaunes, les noirs, les gens de toute race commencent à travailler à la place des blancs, même à diriger des industriels, sans que les travaux aient à souffrir de la différence de main d'œuvre, payée seulement à des prix bien inférieurs¹⁶³ ».

Quant au « progrès à l'européenne », il sera de moins en moins européen et de plus en plus universel à mesure que les peuples s'approprient la science moderne. De ce fait, l'occidentalo-centrisme qui semble teinter l'œuvre de Reclus n'en est pas un : il s'agit plutôt de la modernité en général, ou du progrès comme le conçoit Reclus. Au contraire, avoir souligné

160. *NGU*, t. VII, p. 15.

161. Reclus, « L'Extrême Orient », *op. cit.*, p. 154.

162. *Ibid.*

163. Reclus Élisée, « Hégémonie de l'Europe », *La Société nouvelle*, avril 1894, p. 433-443, rééd. Christophe Brun, *op. cit.*, p. 210.

les limites et les dégâts de cette modernité aux côtés de ses apports positifs ou potentiels constitue de la part de Reclus une belle preuve de recul à un moment où était célébré le triomphe de « l'homme blanc ». Combien ont eu cette distance à cette époque? Pas beaucoup, assurément.

Disqualifier Reclus sur ce point serait anachronique au mieux, injuste au pire. Cette vision pourrait être aussi, consciemment ou inconsciemment, orientée sur le plan politique afin de mieux dénigrer l'anarchisme et l'anarchisme, qui seraient alors coupables d'« occidental-centrisme », donc de colonialisme. Ce n'est pourtant pas Reclus mais Engels qui, « dans l'intérêt de la civilisation », se demandait : « est-ce un malheur que la splendide Californie soit arrachée aux Mexicains paresseux qui ne savaient qu'en faire?¹⁶⁴ » (1849). Ou encore Marx qui saluait la colonisation d'une « Inde qui ne pouvait échapper au destin d'être conquise » car « quels que fussent les crimes de l'Angleterre, elle fut un instrument inconscient de l'histoire en provoquant cette révolution¹⁶⁵ » (1853).

Élisée Reclus, géographe, se joue des catégories géographiques. Comme pour d'autres pays, il le fait avec le Japon. Il le situe en Asie orientale – l'un des premiers à le faire, rappelons-le – donc, il l'asiatise. Il le place à l'Extrême-Orient, donc dans un monde oriental qui se distingue d'un monde occidental au sens large. Mais il l'intègre aussi au sein du « monde européen », c'est-à-dire celui des institutions et des techniques modernes. Le Japon est donc un mélange de tout cela, et si le terme tend à s'ériger en catégorie, il le sort d'une ontologie ou d'une téléologie historique en montrant ses variétés mésologiques et ses évolutions historiques, culturelles. Il est un exemple de civilisation moderne en marche, pour le meilleur ou pour le pire, élargissant subtilement la prémisse de Léon Metchnikoff qui faillit voir dans les débuts du régime de Meiji ce que les révolutions européennes de son temps n'étaient pas arrivées à accomplir.

164. Article de Friedrich Engels dans *La Nouvelle Gazette Rhénane*, 15 et 16 février 1849. Engels répondait sur ce point à Bakounine : « Et Bakounine reprochera-t-il aux Américains une “guerre de conquête” qui porte, certes, un rude coup à sa théorie fondée sur la “justice et l'humanité” mais qui fut menée purement et simplement dans l'intérêt de la civilisation? ».

165. Article de Karl Marx dans *The New York Daily Tribune*, 8 août 1853.

